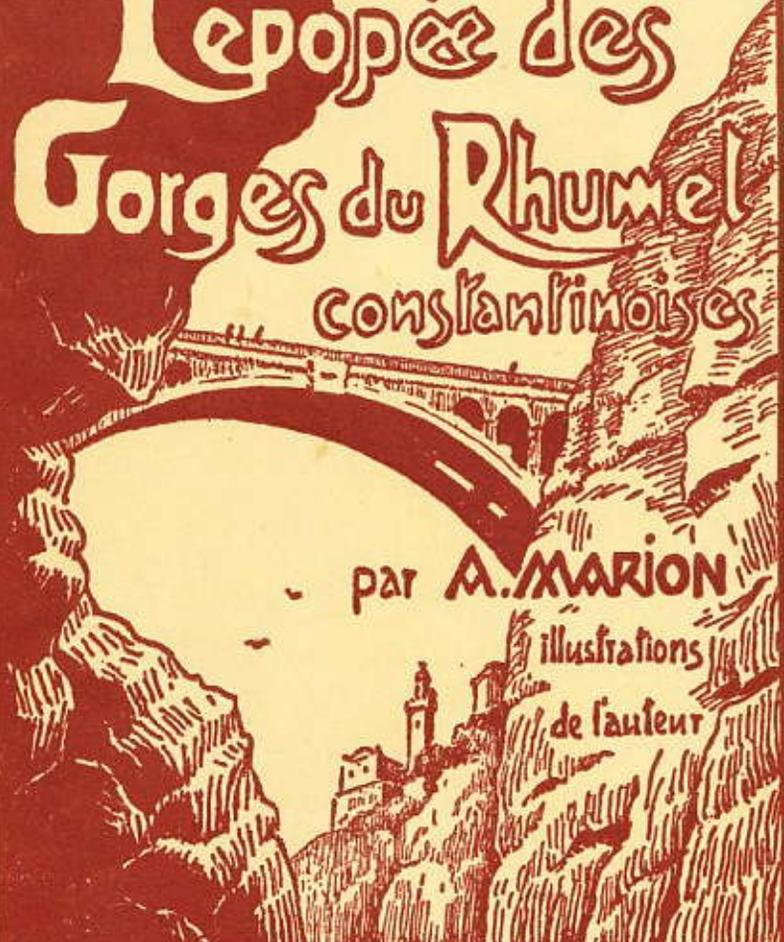


L'épopée des
Gorges du Rhumel
constantinoises



par A. MARION

illustrations
de l'auteur

Edité par « La Dépêche de Constantine »

INTRODUCTION

CONSTANTINE, sans les gorges du Rhumel, ne serait pour ainsi dire pas Constantine.

C'est au pittoresque de ses gorges que la ville du Rocher doit sa réputation de premier site touristique de l'Algérie.

C'est le gouffre jadis infranchissable de ses gorges enserrant la cité « comme la bague le doigt » — ainsi que l'a si bien dit le poète local Achmed El Mobra — qui a fait de Constantine une forteresse naturelle jadis redoutable, et, pour la même raison, l'une des plus anciennes, peut-être la plus ancienne ville de l'Afrique du Nord. L'homme a habité ce site privilégié depuis les premiers âges préhistoriques jusqu'à nos jours, ce qui constitue un fait humain assez exceptionnel.

A l'époque moderne, la sauvage et grandiose beauté du décor est devenue une attraction touristique de réputation mondiale.

D'innombrables visiteurs de presque tous les pays du monde (et, parmi eux, même des Constantinois) sont descendus dans l'enfer dantesque de ces gorges dûment vantées dans les guides et les prospectus de voyage. Il faut lire les réflexions enthousiastes de ces pèlerins de l'abîme dans le livre d'or d'un des grands hôtels de notre ville. L'on peut en trouver d'autres échos dans les récits du voyage d'hommes de lettres célèbres, échos recueillis par M. P. Alquier dans son « Guide de Constantine » paru à l'occasion du Centenaire de 1930.

Dans cet opuscule on relève parmi d'autres les noms de Gustave Flaubert qui, en 1858, fit dans les gorges une promenade équestre ; ceux d'Alexandre Dumas, de Guy de Maupassant, de Théophile Gautier (auteur d'un sombre drame constantinois, « La Juive ») et de Louis Bertrand à qui nous devons de nombreuses relations de voyages en Algérie (« Les Villes d'Or », 1921).

Mais les gorges du Rhumel sont bien autre chose encore qu'un captivant sujet d'intérêt touristique et géographique :

On y respire une atmosphère très particulière tissée d'histoire et de destinée humaine du fait qu'elles ont recueilli des vestiges de sept civilisations successives (berbère phénicienne, romaine, byzantine, arabe, turque et française) dont, au cours des millénaires, les assises se sont superposées sur le large dos de cet illustre vieux Rocher. Surtout de géant Atlas tout courbé par l'âge, il exhibe fièrement ses mille cicatrices, témoins glorieux d'une histoire aussi longue que mouvementée. La célébrité de ce rocher est telle que les Constantinois le considèrent comme une personnalité locale de premier plan dont le nom s'écrit avec une majuscule et que l'on ne mentionne jamais sans une légitime fierté.

C'est pourtant surtout à son gouffre que « le Rocher » doit sa plus large part de renommée.

A toutes les époques bien des existences humaines ont trouvé au fond des gorges leur terme fatal ; soit que l'abîme ait servi à l'exécution de condamnés (comme ce fut le cas aux époques antique, vandale et surtout turque), soit que des mains criminelles y aient poussé des victimes encore vivantes ou déjà mortes, soit qu'il s'agisse d'épaves humaines en proie à la hantise de l'abîme qui les délivrait des tourments de la vie.

Il y a enfin les guerriers trépassés au cours des combats autour de la cité, qui, d'après la tradition locale, aurait subi pas moins de quatre-vingts sièges ! L'histoire en a enregistré une bonne vingtaine, ce qui est déjà suffisamment exceptionnel. Les victimes ont sans doute été assez nombreuses pour qu'on soit tenté d'accorder quelque crédit à une autre tradition locale affirmant que les femmes constantinoises ont conservé jusqu'aujourd'hui une vêtue plus simple et sombre en signe de deuil pour tant de maris et fils tués au cours des sièges, guerres et invasions des temps passés.

S'il est vrai — comme l'affirment spiritistes et théosophes — que les victimes de mort violente subissent l'attraction fatale du lieu de leur

L'épopée géologique :

LA LUTTE DE L'EAU ET DE LA ROCHE

DANS les regards admiratifs des non-initiés qui explorent le monde souterrain des gorges du Rhumel, on peut lire la même question :

Quelles sont les origines de cet étrange phénomène topographique ? Œuvre de Titans des âges mythiques ? Ou est-ce la seule nature qui façonna cette merveille ? Si c'est elle, combien de millénaires a-t-elle put mettre pour façonner ce chef-d'œuvre ?

Aprement discuté entre géologues, géographes et archéologues, le problème des gorges du Rhumel a fait couler des flots d'encre et provoqué mainte controverse, ce qui n'est pas étonnant pour un objectif stratégique autour duquel l'on s'est tant battu au cours des siècles. Il en résulte une littérature scientifique nullement inférieure en intérêt et en volume à celle des auteurs d'impressions de voyage.

A la veille de la prise de Constantine en 1837, l'archéologue Dureau de la Malle, chargé d'étudier le terrain pour des raisons stratégiques, émit dans « Recueil de renseignements pour l'expédition de Constantine » l'hypothèse pour la moins surprenante que les rois numides, Massinissa ou Micipsa (2^me siècle avant notre ère) avaient détourné le Rhumel pour compléter les ouvrages défensifs de leur capitale Cirta mentionnés par le géographe grec Strabon.

En 1907, Léonce Joleaud, professeur à la Faculté de Paris et chargé de collaborer à la carte de l'Afrique, étudia le problème des gorges, mais ce n'est que plus tard qu'il exposa une théorie revue et mieux documentée dont on peut trouver l'essentiel dans les premières pages de l'Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Constantine de 1937 (Annuaire du Centenaire).

Avaient paru entre temps le *g^o* de de Constantine de M. Alquier (1930) qui s'inspire des premières hypothèses de Joleaud pour expliquer la formation des gorges (chap. I.) et, en 1932 et 1933, une étude de M. A.E. Mittard, professeur à l'Ecole Normale de Constantine « A propos du rocher de Constantine », publiée par la « Dépêche de Constantine » du 18 juillet 1932, et dans la « Revue de géographie alpine » (fasc. 1.1933).

Ce serait fatiguer le lecteur que d'entrer dans le détail de toutes les discussions au sujet de la formation des gorges. On y voit s'affronter finalement deux hypothèses principales :

I. L'HYPOTHESE DE LA SURIMPOSITION OU EPIGENIE selon laquelle le Rhumel aurait commencé à creuser son lit dans une couche de sédiments recouvrant jusqu'à la fin du Tertiaire le rocher actuellement dénudé. Après avoir percé ces formations superficielles, le fleuve aurait tout naturellement continué à creuser

son lit dans la roche vive, ce qui, après le déblayage des sédiments par l'érosion, aurait abouti à l'aspect actuel des gorges et du Rocher.

II. L'HYPOTHESE DES CAPTURES. part de la difficulté éprouvée par les défenseurs de la « surimposition » d'expliquer l'existence des voûtes naturelles sous lesquelles le Rhumel s'engouffre. Si la roche a été sciée de haut en bas par le lent travail d'approfondissement du Rhumel, pourquoi les voûtes n'auraient-elles pas été coupées elles aussi ?

Pour étayer la surimposition il fallait donc recourir à une hypothèse auxiliaire pouvant expliquer ces voûtes. On croyait l'avoir trouvée en les déclarant formées de travertin (un précipité du calcaire sous l'action du gaz carbonique des eaux d'infiltration).

Mais cette théorie, adoptée d'abord par Joleaud et, à sa suite par Alquier et le géographe Augustin Bernard (« l'Afrique septentrionale », p. 206 et suiv.) enfin partiellement aussi par Mitard, ne résiste pas à un examen plus attentif de la roche des voûtes. Sans doute, le travertin ne manque pas dans les gorges : on en trouve à la cascade près des « Bains de César » ; il y en a, plus loin, à l'entrée et sous la grande voûte où il forme de pittoresques draperies de stalagmites et de stalactites et même un bassin en gradins auréolés où se jette une source pétillante. On en trouve enfin autour des orifices des parties souterraines des gorges où le travertin a fait soudure ; mais les voûtes elles-mêmes sont indiscutablement constituées de roche calcaire vive et massive.

C'est pourquoi M. Joleaud, obligé d'abandonner l'hypothèse de la surimposition, en adopta une nouvelle, plus compliquée peut-être, mais seule plausible (voir l'An-

nuaire de 1937) et qui peut se résumer comme suit :

I. Jusqu'à la fin du Tertiaire le Rhumel coulait directement du Polygone (voir croquis p. 3) par les vallées du Hall El Mardj et de l'Oued Mellah jusqu'au pont actuel d'Aumale. Au Polygone, il recevait le Bou Merzoug qui, devant la face sud du Rocher de Constantine, s'élargissait en nappe lacustre. Ce que nous appelons aujourd'hui le Rhumel contournait donc le Rocher dans une direction nord-ouest.

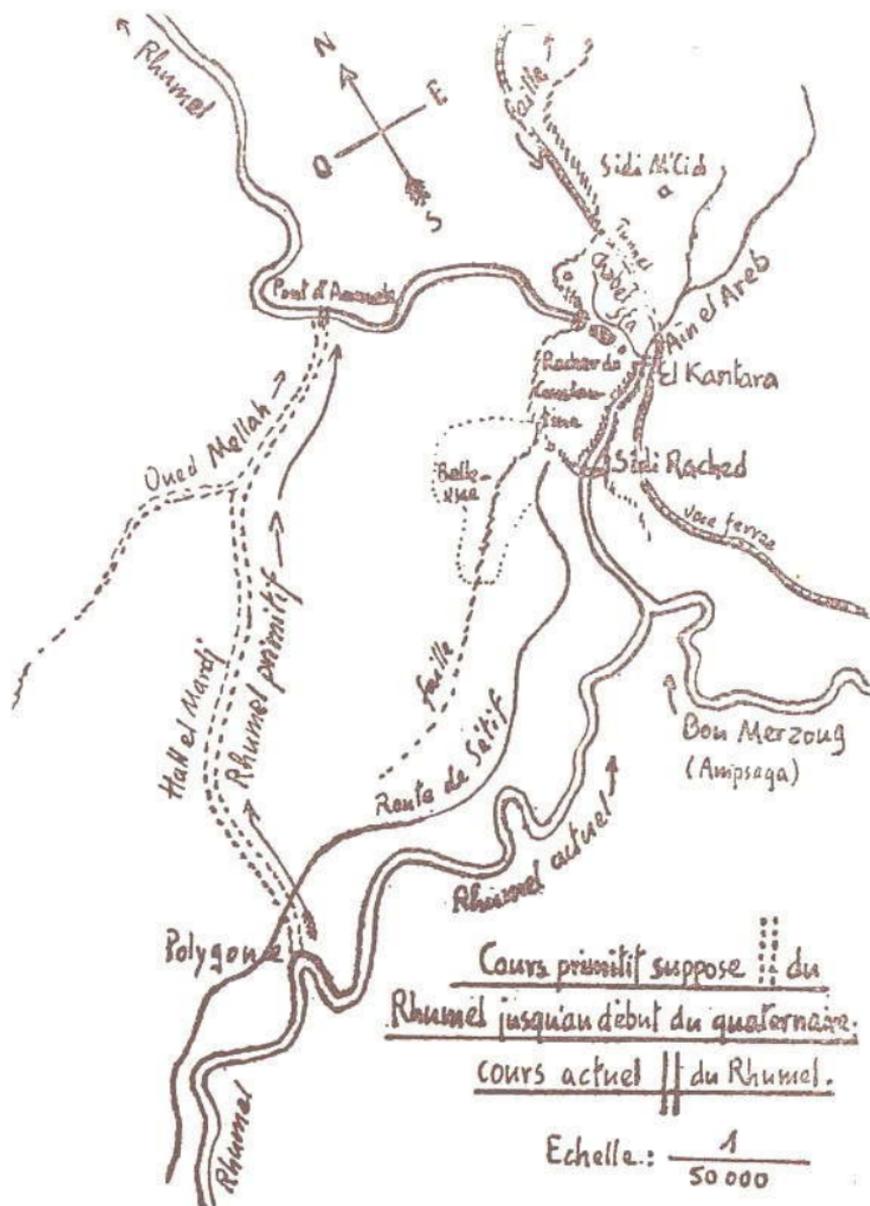
II. A la fin du Tertiaire le niveau de la Méditerranée s'abaissa, ce qui imposa au Rhumel qui s'y jette à l'Est de Djidjelli un surcroît de creusement de son lit vers l'amont (érosion recrudescente). Le rocher de Constantine, redressé à la même époque par le plissement alpin et faillé en maint endroit fut creusé plus activement : en surface par un torrent, l'Aïn El Areb (gros du Chabed Sfa) descendant du Djebel Ouache et coulant dans la direction Nord-Sud pour se jeter dans la nappe lacustre du Bou Merzoug. L'Aïn el Areb se dirigeait donc en sens inverse du Rhumel actuel dont il ébauchait le futur lit en surface du Rocher. Simultanément, ce dernier était creusé souterrainement par l'infiltration des eaux de l'Aïn el Areb (érosion dite « Karstique »). Ce double travail d'érosion explique le profil actuel des gorges qui, à mi-hauteur, comporte un palier si bien taillé sur toute la longueur des gorges qu'on a pu y établir, rive droite, le fameux « Chemin des Touristes », et, rive gauche, des cultures en terrasse (tomates et chrysanthèmes) près des gourbis troglodytes entre la Médersa et le pont d'El Kantara.

Le redressement du rocher de Constantine eut encore un deuxième effet d'une importance ca-

pitale : La grande faille de coupure le long de toute la face nord du Rocher se prolongeait en direction du Polygone et le dénivèlement qui en résultait suffit pour couper à cet endroit l'ancien cours du Rhumel, de sorte que le fleuve, capté par son affluent, le Bou Merzoug, vint se jeter conjointement avec ce dernier dans le lac baignant l'extrémité Sud du Ro-

cher, ainsi que dans le défilé souterrain formé par les infiltrations de l'Aïn el Areb dans le rocher de Constantine.

III. Peu à peu, l'Aïn el Areb et son affluent, le Chabet Sfa, furent captés verticalement par le Rhumel engagé dans le défilé. Les voûtes séparant les deux eaux finirent par s'écrouler totalement



sur le parcours Sidi-Rached-El Kantara parceque, sur ce parcours, l'épaisseur de la roche était, et est encore, inférieure de 66 mètres à celle mesurée à la sortie de Sidi-M'Cid (altitude 200 mètres).

Entre El-Kantara et Sidi-M'cid, la voûte plus épaisse a mieux résisté et, vu le ralentissement de l'action érosive des eaux, se trouve conservée avec son pittoresque aspect actuel.

IV peut-être plus récemment, un effondrement accompagné du jaillissement de sources chaudes venues d'une profondeur de plusieurs milliers de mètres ouvrit largement la sortie des gorges en amont de la grande cascade. Cet événement relativement récent explique la verticalité des falaises à cet endroit que l'érosion a à peine commencé à entamer. L'une des roches surplombantes est devenue pour cette raison la « roche Tarpéienne » ou le fameux « Rocher du sac » d'où l'on précipita plus tard les condamnés à mort.

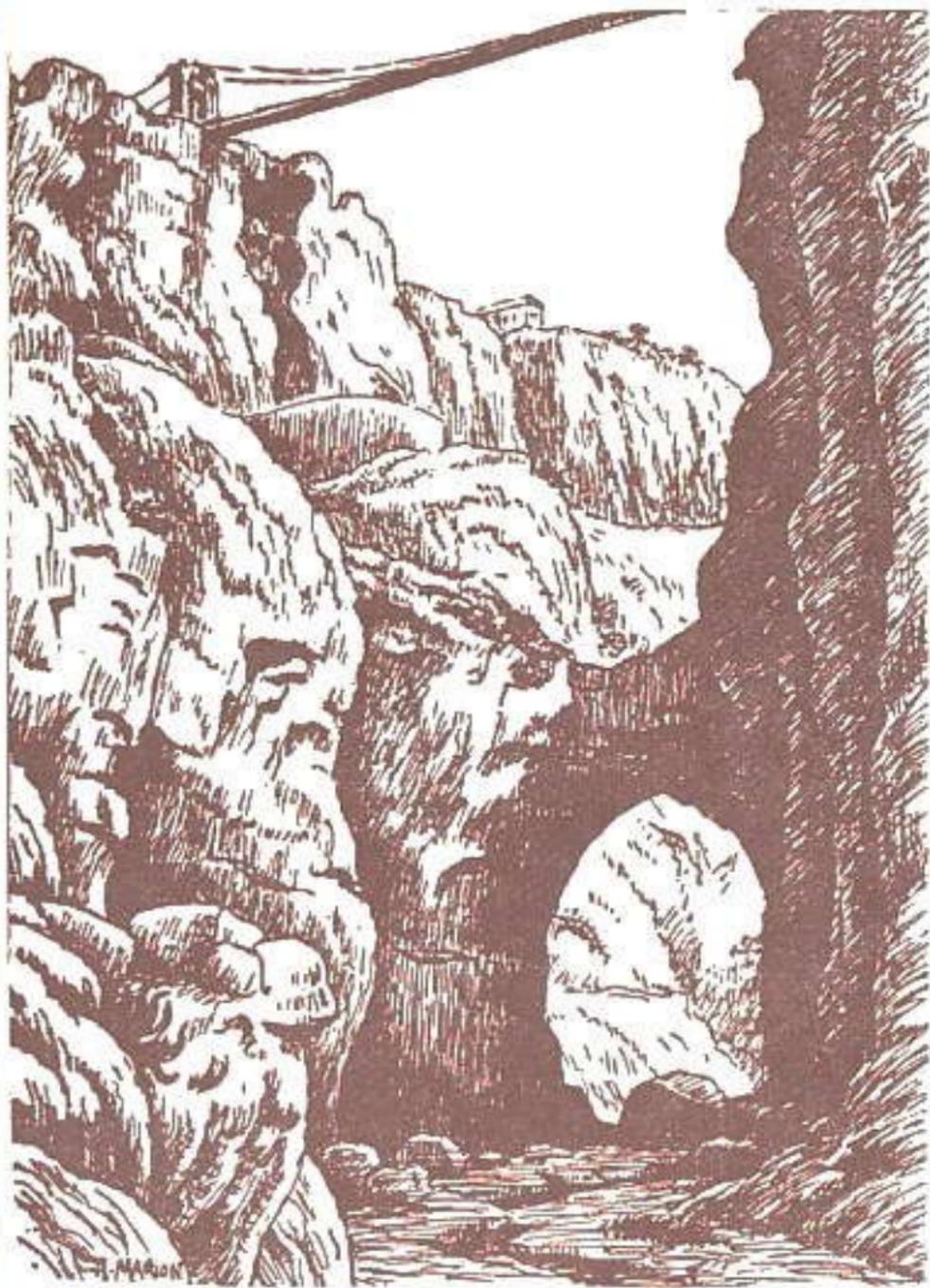
La durée de l'épopée géologique des gorges peut être évaluée à plus d'une centaine de millénaires et, comme nous venons de voir, elle comporte des péripéties multiples et compliquées.

Le héros principal de cette lutte épique contre la roche est l'eau, protagoniste inconscient, incroyablement patient et lent, mais doué d'un dynamisme auquel aucune roche, même plus dure que les perméables calcaires constantinois, ne saurait résister.

Si l'artiste se plaît à admirer le prodigieux chef-d'œuvre résultant des seuls effets sculpturaux de l'érosion par l'eau, l'historien peut amplement satisfaire sa curiosité des faits humains en étudiant les conséquences d'une importance capitale que ce labeur titanesque de la nature devait avoir pour les destinées des futurs habitants du site constantinois.

L'envergure du fossé des gorges allait imposer à ceux-ci une autre lutte, moins longue et moins patiente, mais bien plus spectaculaire que la première : La lutte de l'homme contre l'abîme.





L'ÉPOPÉE DES HOMMES PRÉHISTORIQUES

LES premiers hommes qui han-
lèrent le site constantinois, ont-
ils assisté en témoins conscients
aux multiples péripéties de l'épo-
pée géologique des gorges ?

D'après l'hypothèse de l'éminent
anthropologue Mr le professeur
Arambourg du Muséum d'histoire
naturelle de Paris se basant sur
la découverte de spéroïdes à fa-
cettes sur le plateau du Mansou-
rah en 1945, l'existence des pre-
miers humains habitant le site
constantinois remonterait éven-
tuellement à un million d'années,
c'est à dire à une époque intermé-
diaire entre le Quaternaire et le
Tertiaire. Il s'agirait en l'occurrence
d'Australopithécinés, c'est à dire
d'êtres primitifs, hommes-singes
du type sud-africain dont on croit
avoir identifié ici les outils, en
attendant de trouver aussi des os-
sements.

Le site supposé habité, des hom-
mes primitifs auraient donc assis-
té aux dernières phases de la for-
mation des gorges. De temps en
temps ils ont pu voir et surtout
entendre d'énormes quartiers de
roc décollés par des pluies dilu-
viennes rouler ou tomber dans
l'abîme avec un fracas qui de-
vait terrifier hommes et animaux
gitant dans les parages.

Les Australopithécinés ou leurs
descendants ont pu aussi assister
au grand cataclysme final, c'est
à dire à l'effondrement de l'ori-
fice nord des gorges au delà du
pont de roche naturel, seul vestige
resté debout avec une falaise
jaillissant à la verticale, par en-
droit même en surplomb, jusqu'à

plus de 200 mètres. Cet à-pic à
peine entamé par l'érosion atteste
à la fois l'importance et le carac-
tère relativement récent de cet
événement terminal.

Puisque des hommes ont pu être
les témoins de ce cataclysme, il
n'est pas étonnant qu'il ait laissé
des traces dans deux légendes
locales qui, toutes deux, se ter-
minent par l'effondrement spec-
taculaire dans l'abîme d'un pa-
lais perché en haut de la falaise
du rocher de la Kasbah.

LA première de ces légendes, dont
le thème est emprunté à l'Al-
manach des ondines du lycée de
Constantine (1936-38), raconte
qu'aux temps très lointains, un
magnifique palais entouré d'un
jardin féérique couronnait le ro-
cher de la Kasbah. Un djinn (gé-
nie) redoutable et cruel habitait
là avec ses six filles.

Six filles et pas un seul fils !
Pour un djinn si puissant il y
avait peut-être là quelque raison
d'être de méchante humeur. Mais
plus à plaindre encore étaient les
six jouvencelles à qui il était sé-
vèrement interdit de s'aventurer
en-dehors des hautes murailles
clôturant le jardin.

Or, comme dans l'histoire des
femmes de Barbe-Bleu, l'esprit
des recluses était obsédé par la
curiosité de connaître ce que l'on
prétendait leur cacher, en l'occu-
rence, ce mystérieux monde exté-
rieur qu'elles imaginaient bien plus
merveilleux que leur prison dorée.

Ce que femme veut...

Lorsque le djinn s'aperçut de l'évasion de ses filles, sa colère fut si terrible que ses éclats de voix firent rouler d'énormes blocs de rocher jusqu'aux sources de Sidi M'Cid où les fugitives avaient trouvé bon accueil auprès de la reine des eaux et des ondines. Mais le djinn ne tarda pas à découvrir la grotte où se cachaient ses filles et, son cœur étant de pierre, il les punit en les métamorphosant en stalactites.

Puis il s'en prit à leur protectrice, la reine des eaux, qui, pour échapper à ses coups, se transforma en libellule, puis en source chaude. Le djinn voulut piétiner celle-ci, mais il se brûla cruellement les pieds et poussa un hurlement si effroyable que les rochers en furent ébranlés, le palais du méchant génie bascula avec ses tours et son beau jardin dans l'abîme et le torrent en emporta les débris avec toutes les richesses qu'il contenait.

Ce plaisant conte de fée comporte un symbolisme dont l'interprétation s'impose : Le thème fondamental en est la lutte entre le rocher, représenté par le djinn « au cœur de pierre », et par la reine des ondines, c'est à dire, l'eau. C'est l'eau qui triomphe de la roche, exactement comme dans l'évolution du cycle érosif qui, au cours des âges géologiques, creusa le fossé des gorges.

La deuxième légende, recueillie par un jeune instituteur indigène passionné de folklore, raconte ce qui suit :

Dans son palais de la Kasbah (situé donc juste au-dessus de la falaise, témoin de l'effondrement) vivait, il y a très, très longtemps, un roi puissant et Laalfaisant qui, entre autres prestations et corvées, exigeait de ses sujets aussi celle de la première nuit de nocce imposée à toutes les jeunes épousées (coutume que l'Afrique semble avoir partagée avec l'Europe féo-

dale). Or, un jour, deux futurs époux qui s'aimaient tendrement, décidèrent de se dérober à l'odieux tribut et ils supplèrent un pieux marabout d'intercéder pour eux auprès du roi. Mais ce dernier chassa le saint homme et lâcha même sur lui ses chiens. Le marabout prononça alors sur le roi et son palais une malédiction si terrible qu'ils furent subitement engloutis par un abîme si profond que les vapeurs de l'enfer en jaillirent et qu'aujourd'hui encore les sources de Sidi M'Cid sont chaudes, hiver comme été.

Ces deux légendes présentent des éléments communs : Le Rocher était habité par des maîtres féroces dont la sauvagerie semble conditionnée par celle du site hérissé de rocs surplombant l'abîme où se déchaîne la furie des eaux.

Malgré les sondages opérés par M. Debruge, postier et archéologue amateur infatigable, l'on n'a, jusqu'à présent, fait aucune trouvaille d'objets préhistoriques à l'intérieur des gorges, bien que les cavernes habitables n'y manquaient point. Deux de celles-ci étaient encore tout récemment occupées par des troglodytes modernes (déjà mentionnés) sur le palier Médersa-Dépêche de Constantine. Mais à l'époque préhistorique, de multiples dangers y rendaient tout habitat impossible, dangers menaçant aussi bien d'en haut que d'en bas : voûtes et falaises s'éboulant, crues du torrent parfois subites et toujours à craindre. L'on y entendait aussi la voix des esprits du fleuve qui bouillonnait furieusement autour des rocs obstruant le passage. Le mugissement des eaux, amplifié comme le bruit du tonnerre par la sonorité des voûtes, devait glacer de terreur l'âme des primitifs totalement dominée par les superstitions et les phobies d'un instinct encore fruste et à peine dégagé de l'animalité.



Imposante et trapue, la masse du Rocher émerge d'une féerie de végétation tropicale.

Durant cette première époque préhistorique fort longue, les hommes ne semblent avoir été que peu sédentaires, car, vivant de cueillette et surtout de chasse, ils devaient se déplacer constamment pour suivre le gibier.

C'est donc que beaucoup plus tard, c'est à dire au Paléolithique supérieur (45.000 ? avant notre ère) que des habitations permanentes furent aménagées dans les grottes du Mouflon et de l'Ours situées au pied du versant nord de Sidi M'Cid sur un petit plateau qui, avec ses abrupts, constituait une sorte de forteresse naturelle. Les trouvailles provenant des fouilles opérées par M. Debruge dans ces grottes emplissent les vitrines de la salle préhistorique de notre musée. Le feu allait être la conquête essentielle de ces premiers habitants à demi-sédentaires du site constantinois.

Ce n'est qu'à l'époque capsienne (d'environ 14000 — 9000 avant notre ère) que les gorges du Rhumel elles aussi abritèrent des habitants permanents dans la Grotte des Pigeons située près de l'ascenseur actuel sous le « Boulevard de l'Abîme ». Cet abri, fort bien situé et facile à défendre, a cependant vraisemblablement servi déjà de poste de guet et de refuge aux habitants s'abritant dans les grottes du Mouflon et de l'Ours.

Essayons d'imaginer dans son cadre grandiose la vie de ces premiers habitants nichant dans l'orifice nord des gorges, c'est-à-dire, dans la grotte des Pigeons :

Imposante et trapue, la masse du Rocher émerge d'une féerie de végétation tropicale où se pourchassent ours, mouflons, buffles, lions, bovidés aux cornes géantes, zèbres, hyènes et antilopes. L'exubérance folle des fron-

aisons cimentées de lianes abrite aussi la gent agile et criaillante des singes qui disputent les graines et les fruits les plus savoureux à des oiseaux au plumage rutilant.

La nature dans sa solennelle et grandiose sauvagerie est souveraine et la grande voix de la cascade du Rhumel dévore les mille bruits de la forêt vierge et jusqu'aux stridents gloussements de la famille d'hippopotames qui barbotent dans la nappe d'eau au pied de la cascade.

De temps en temps un déluge de pluie chaude s'abat du haut des falaises, et, sous l'action du soleil toujours vainqueur, la forêt exhale des nuées de vapeurs diaprées d'ares-en-ciel mouvants.

Les troglodytes de la Grotte des Pigeons étaient des gaillards trapus et solidement charpentés, avec la mâchoire forte et la peau foncée d'un type avoisinant le négroïde. Ils grimpaient dans les rochers et les arbres avec l'habileté des singes. Les jeunes forçaient à la course le gibier le plus rapide et pêchaient à la main les poissons du torrent. Les femmes — coquettes comme on l'a été à tous les âges, historiques aussi bien que préhistoriques — se paraient de jolis colliers de petits coquillages ou de minuscules disques découpés dans des coquilles d'œufs d'autruche. Les hommes portaient d'ailleurs eux aussi des colliers, mais préféraient le genre trophée de chasse composé des dents des grands fauves abattus par leurs javalots, leurs flèches, boomerangs, bolas, ou leurs lourdes haches de pierre. C'est avec une légitime fierté qu'on exhibait ces sortes de décorations, car le gibier était souvent de taille — l'ours et le lion des cavernes atteignaient deux fois la hauteur d'un homme — de sorte qu'il n'était pas rare que le chasseur devint gibier, pourchassé et dévoré à son tour.

L'on accédait à la grotte par un sentier escarpé et si étroit en bordure de la falaise abrupte qu'un seul guerrier pouvait aisément y arrêter une multitude d'agresseurs. Un quartier de roc obstruant le passage pouvait d'ailleurs efficacement remplacer la sentinelle. Du sommet de la falaise, où veillait nuit et jour un guetteur muni d'une trompe d'alarme, on n'accédait à la caverne qu'à l'aide d'une échelle, sans doute un simple tronc d'arbre encoché, qu'on retirait en cas d'alerte.

La grotte elle-même (qu'un escalier construit à la même époque que le Boulevard de l'Abîme permet de visiter aujourd'hui) était assez vaste pour abriter à droite, c'est-à-dire dans la partie moins exposée au vent pluvieux, le foyer des familles du clan et, à gauche, les sépultures où l'on entassait les ossements des défunts après les avoir décharnés. Cette pratique suggère que les premiers Constantinois furent des nécrophages ou « mangeurs de cadavres » coutume encore pratiquée de nos jours par certaines tribus nègres d'Afrique Centrale qui mangent pieusement leurs défunts afin de s'approprier leurs qualités physiques ou morales. L'ordinaire — dans la Grotte des Pigeons comme ailleurs à cette époque dite Capsienne (de Gafsa en Tunisie) — comprenait beaucoup d'escargots dont on a trouvé des monceaux de coquilles dans la partie droite de la grotte. C'est ce que les archéologues appellent une « escargotière ».

Fouillée par M. Debruge en 1916, la grotte donna une moisson assez volumineuse et variée où sont représentés le Capsien, le Néolithique (de environ 10.000 à 2.000 avant notre ère) avec polissoirs, broyeurs, des lames de silex, une hache en ophite, des aiguilles et autres objets en os, des coquillages-collers,

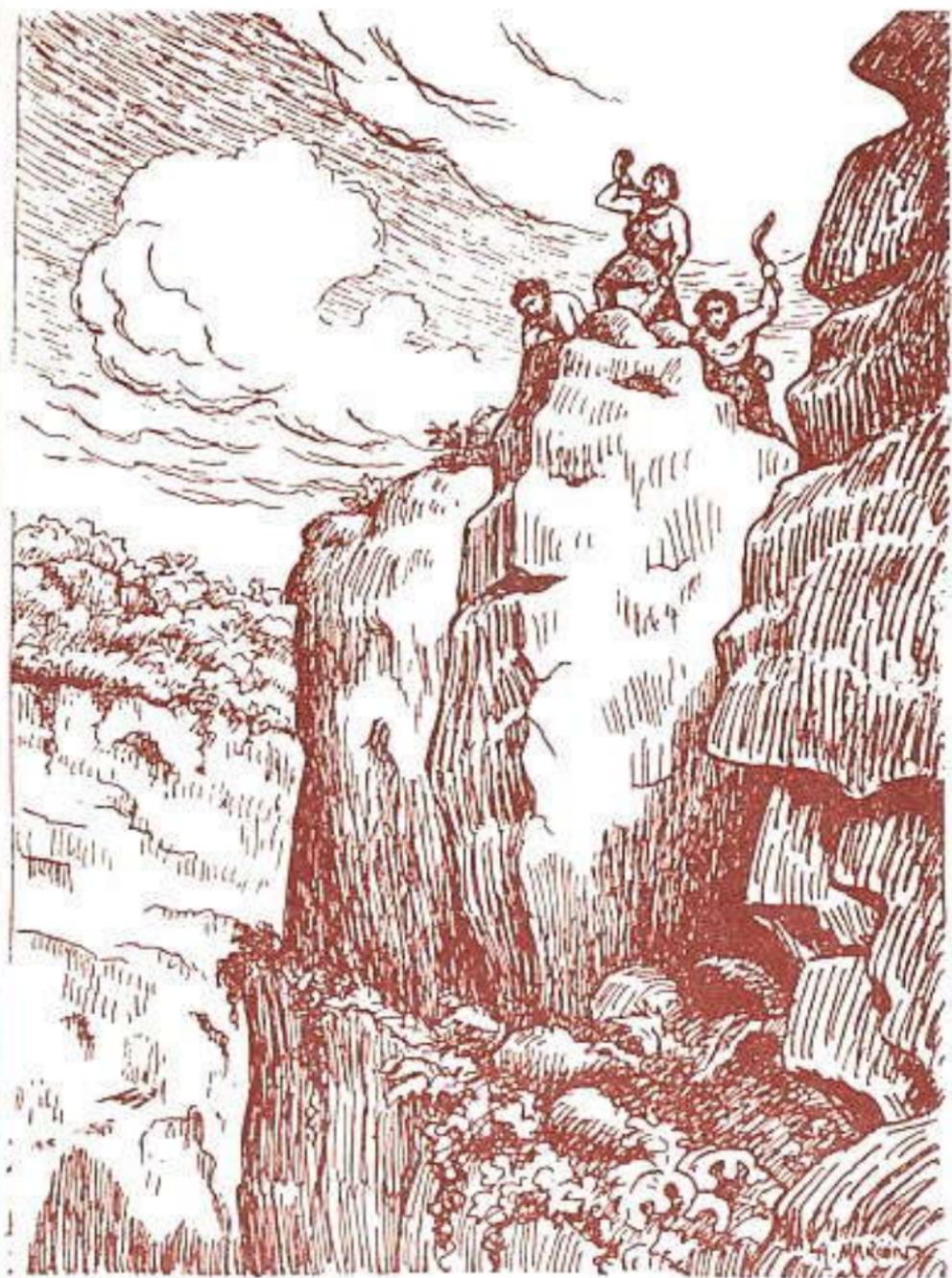
une défense de sanglier (amulette) ; l'époque des métaux avec un poinçon de bronze et une massette de fer ; et enfin l'époque romaine et berbère avec monnaies, lampes, tuiles et de la poterie berbère à dessins géométriques d'origine présumée égéenne. Tous ces objets révèlent un habitat continu jusqu'au 1^{er} ou 2nd siècle de notre ère. Ils étaient mêlés à de nombreux ossements d'hommes et d'animaux.

M. Debruge avait soigneusement rangé les restes d'une dizaine d'individus dans une caisse qui devait prendre le chemin du musée le lendemain matin. Mais durant la nuit, des voleurs, croyant sans doute y trouver un trésor, la subtilisèrent. L'on put tout de même examiner l'un des crânes laissés sur place et l'on constata que sa paroi osseuse avait trois fois l'épaisseur normale, c'est-à-dire de celle d'un homme de nos jours. Cet intéressant problème anthropologique fit couler pas mal d'encre, jusqu'à ce que quelqu'un proposât une explication aussi simple que plausible : grands mangeurs d'escargots, aliment riche en phosphore, les boîtes crâniennes, avec l'ensemble du système osseux, devaient tout naturellement s'épaissir !

Les opérations du cerveau ont elles également bénéficié de ce phosphore pour devenir plus efficaces ?

L'on n'a pu le déterminer, mais ne nous écartons pas trop du sujet. L'intelligence de l'homme préhistorique n'est plus à démontrer.

Les héros capsliens et néolithiques de l'épopée des gorges n'ont sans doute pas été plus ingénieux ou plus entreprenants que les autres troglodytes de cette époque. Comme les autres hommes de la préhistoire, ils sont devenus à l'époque néolithique éleveurs, culti-



Du sommet de la falaise où veillait nuit et jour,
un guetteur muni d'une trompe d'alarme

vateurs, artisans, et ils ont certainement contribué eux aussi à la découverte de denrées comestibles ainsi qu'à la domestication des animaux, ce qui représente un prodigieux labeur d'intelligence, d'initiative et de volonté. Certes, nous, les modernes, nous avons fait de nombreuses découvertes sensationnelles. Mais il n'est pas tout à fait impossible qu'un jour un cerveau détraqué ne déclenche un cataclysme atomique mondial. Dans ce cas, les quelques éventuels survivants, ramenés à l'âge des cavernes par la destruction des machines, seront bien obligés de recourir aux enseignements de la préhistoire pour réapprendre la civilisation en taillant couteaux, grattoirs et pointes de flèche dans la dure pierre de silex et de réinventer aussi le feu s'ils ne veulent pas manger des escargots crus, comme les habitants de la Grotte des Pigeons à l'époque capsienne.

Parmi les populations des alentours, ces derniers ont bénéficié

pourtant de quelques privilèges non négligeables :

La merveilleuse et grandiose beauté du site n'a pas pu rester sans influence sur leurs âmes et leur mentalité de primitifs vivant en un contact si intime avec la nature.

La puissante voix du torrent et de la grande cascade qui jaillit des gorges au pied même de la falaise où ils nichaient, a dû les contraindre à parler fort, à hurler même quand la crue décuplait le grondement des eaux.

Ce langage plus sonore, répercuté par l'écho des voûtes et des parois de roche, a pu devenir chant : chant de triomphe fêtant de beaux exploits de chasse ou de guerre et, un jour — pourquoi pas ? — après la conquête de quelque belle captive, un chant d'amour sans doute primitif et barbare, mais où pouvait tout de même jaillir une première étincelle de sentimentalité et de poésie..

L'épopée antique

numide, phénicienne et romaine

PREMIÈRE VICTOIRE DE L'HOMME SUR L'ABIME

Pour l'homme antique, toute la nature, en particulier les arbres et les forêts, les sources, les torrents, les sommets des montagnes, les rochers, les abîmes, sont peuplés d'esprits.

Ceux-ci sont propices à l'homme quand ils hantent des sites plus rapprochés du ciel et des astres. Ou ce sont des éléments utiles : les arbres, les sources, la terre nourricière.

Était réputé maléfique par contre tout ce qui se situe dans les profondeurs de la terre, domaine attristé des démons, comme les gouffres et les torrents dévastateurs qui les emplissent de leurs mugissements, les rochers d'aspect tourmenté et creusés de repaires abritant des fauves dangereux ou des reptiles. Ces derniers étaient à la fois redoutés pour leur venin et sacrés parce qu'habitant la terre, demeure des défunts. Les serpents semblent avoir été jadis assez nombreux dans les gorges. Le dernier, un assez gros python y fut capturé — ainsi que le relate en son temps « la Dépêche de Constantine », il y a seulement une trentaine d'années près de la Grotte des Pigeons par les dompteurs d'un cirque de passage.

Le gouffre du Rhumel était donc un site redoutable par excellence. Les dangers très réels

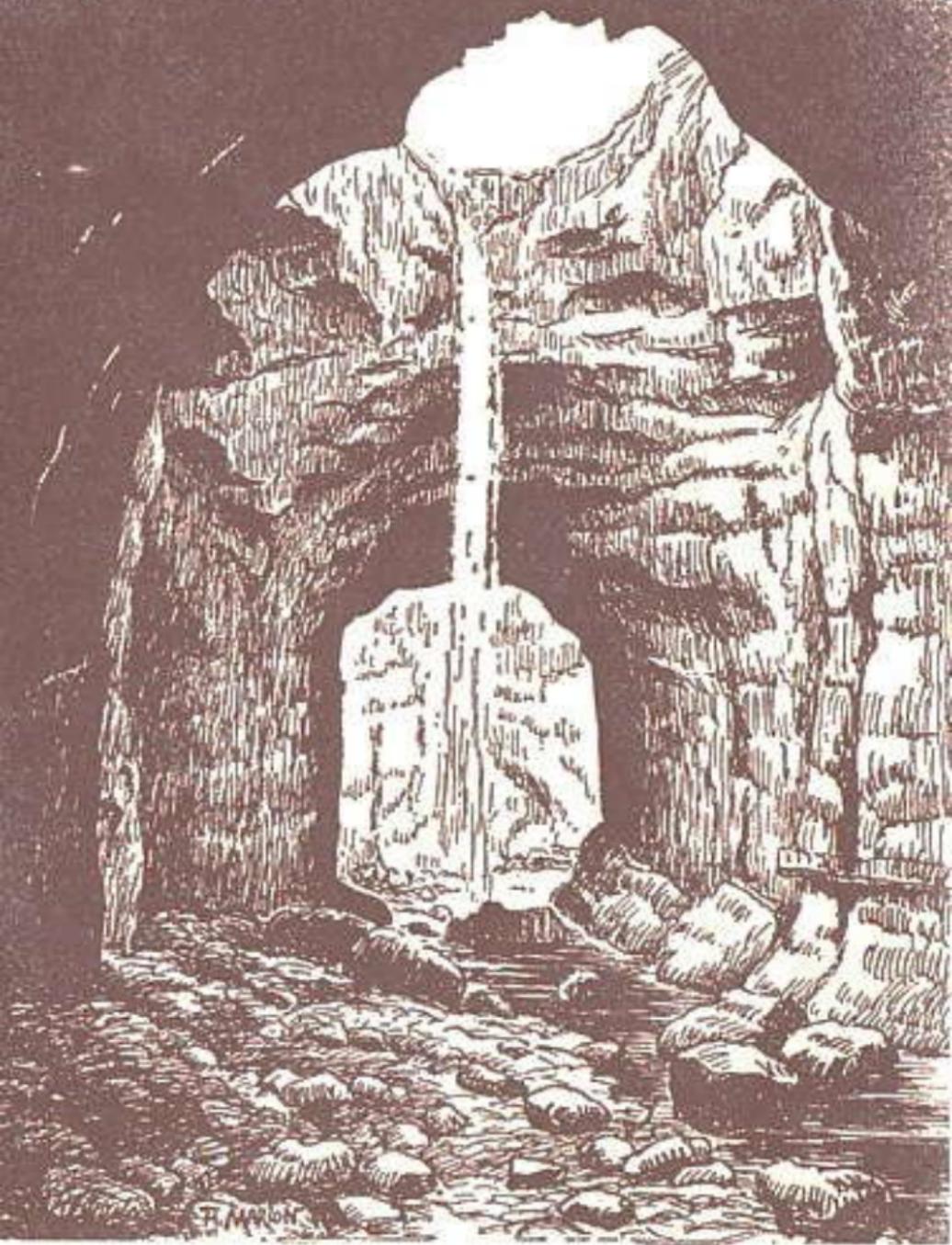
qu'il recelait, ainsi que l'horreur sacrée qui s'en dégageait, n'ont guère attiré les hommes antiques qui y situaient la demeure attristée de divinités infernales gréco-phéniciennes, les Cabires.

Pourtant le désir de s'affranchir de ces appréhensions et surtout la nécessité de vaincre l'abîme interceptant la circulation, devait tôt ou tard se préciser.

C'est une légende de l'époque phénicienne qui — à défaut de documents — nous apporte la première mention des gorges à l'époque historique.

Mais essayons d'abord de reconstituer le bourg primitif berbéro-numide groupé autour d'un carrefour de voies commerciales devenu marché.

Dès le 6^e siècle, des marchands phéniciens y ont pu venir de la côte. Deux ou trois cents ans plus tard, on les trouve établis sur le Rocher, ou plutôt, semble-t-il, sur les collines au Sud-Ouest de la cité berbère dont les maîtres numides ont témoigné à ces étrangers si utiles par leur civilisation la plus large hospitalité. Les très nombreuses stèles votives puniques attestent l'importance de cette colonie marchande. Le sanctuaire de Baal-Ammon (dieu-soleil phé-



Sortie de la grande voûte.

En haut, à gauche, la caverne de Sidi ben Makhlouf, l'ermite des Gorges

nicien associé à Tanit, déesse carthaginoise de la lune et de la fécondité) situé sur la colline El Hofra semble en avoir été le centre. A cet endroit, c'est-à-dire près de l'actuel Hôtel Transatlantique, d'intéressantes fouilles ont été effectuées par la Société d'histoire et d'archéologie de Constantine. M. A. Berthier, en collaboration avec M. l'Abbé Charlier, spécialiste es-langues sémitiques, en ont publié les résultats dans « Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine » (1955).

L'on sait la ferveur avec laquelle les Berbères numides du Constantinois ont adopté le culte de Baal-Tanit et beaucoup d'autres éléments de la civilisation punique.

Aussi, de Tanit, la grande déesse phénicienne, la légende berbère a fait la reine Tina, dont le palais se dressait sur le sommet du Rocher, c'est-à-dire, sur l'emplacement de la future Kasbah.

Désireuse de confort moderne, dit la légende, Tina fit proclamer à son de trompe qu'elle épouserait l'homme qui parviendrait à faire monter l'eau courante jusqu'à son palais.

Un premier prétendant, qui était de race blanche, tenta l'exploit, mais sa conduite en troncs d'arbres évidés qui descendait dans les gorges du Rhumel, ne put remonter la falaise de la rive gauche, et il dut abandonner.

Un deuxième prétendant — celui-là de race nègre — fut plus heureux : Il sut tirer du lit du Rhumel, assez d'or pour en faire des tuyaux plus maniables et plus étanches qui franchirent sans difficultés les gorges et remontèrent la pente jusqu'au palais de la reine. Celle-ci, bien que le gagnant fût de peau noire, ne fit aucune difficulté pour accorder sa main à ce prétendant plus chanceux.

Les légendes ne sont que des légendes, certes. Mais les poèmes d'Homère n'ont-ils pas inspiré à l'Allemand Schliemann la découverte de Troie et de Mycènes avec les somptueux trésors que recelaient leurs tombes royales ?

Notre modeste petite légende, nonobstant ses pittoresques invraisemblances, nous révèle plusieurs éléments de valeur historique :

1° L'importance du culte et du souvenir de la grande déesse carthaginoise Tanit, reine des cieus, descendue sur terre pour devenir reine tout court, au moins dans le souvenir des habitants du Rocher.

2° L'importance des populations primitives négroïdes dont de nombreux crânes furent retrouvés dans les sépultures dolméniques qui, comme l'on sait, foisonnent dans la région constantinoise.

3° Le premier métal utilisé par l'homme préhistorique fut effectivement l'or qu'on trouvait à l'état naturel dans les roches et dans les alluvions des torrents. Or, d'après une notice d'un archéologue local de grand mérite, M. J. Bosco (voir Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Constantine, année 1921) cet or du Rhumel a été jadis effectivement exploité près du confluent Rhumel-Bou-Merzoug.

Et, puisqu'il est question de l'or du Rhumel, les gorges elles aussi en contiennent !

Voici le curieux procédé employé il y a quelques années par un astucieux tâcheron arabe pour l'y pêcher.

« Chaque année, m'a expliqué lui-même cet homme, après les crues, je plonge dans le grand trou sous la cascade à côté des « Bains de César » (piscine chaude au milieu des gorges entre Sidi-Rached

et El-Kantara), c'est dangereux et cela sent très mauvais, mais parmi les monnaies que je trouve tout au fond, il y en a parfois en or et en cuivre que mes clients habituels me payent cher ».

Quelques lecteurs sceptiques liront sans doute ces lignes avec un certain sourire. Mais l'homme n'est pas forcément un mystificateur. Le trou en question semble effectivement très profond, de sorte que les eaux du Rhumel et du Bou-Merzoug, après être passées dans le voisinage d'anciens établissements romains où il peut y avoir des cachettes oubliées, peuvent parfaitement charrier des monnaies jusque dans les gorges où les crues s'en déchargent tout naturellement dans les replis les plus profonds du lit du fleuve.

Les tombes puniques sont relativement nombreuses dans les environs de Constantine, surtout dans les rochers du Mansourah.

Y en avait-il aussi dans les gorges ? C'est peu probable, vu les menaces d'inondation. M. Robert Dournon, étudiant à Constantine, il y a une vingtaine d'années, et poète à ses heures, a publié dans la revue « Algérie » de 1938 un conte intitulé : « Le retour de Sophonisbe » où il narre qu'un soir, en sortant d'une réunion de fakirs Aïssaouas fumeurs de kif, il fut conduit par l'un d'eux par le fond des gorges du Rhumel jusqu'à la grande voûte où il découvrit l'entrée d'un souterrain et, au fond, le tombeau de la fameuse reine Sophonisbe (épouse des rois numides Syphax et Massinissa, fin du 3^{me} siècle avant notre ère), gisant là avec tous ses bijoux d'or massif constellés de pierres précieuses.

Exploit sensationnel, qui aurait pu avoir un retentissement extraordinaire en attirant des nuées de touristes, mais hélas, sans lendemain : Ni l'auteur, ni personne n'est jamais parvenu à retrouver ce tombeau !

Et cependant, en plusieurs endroits des parois des gorges, à la sortie de la grande voûte par exemple, l'on peut voir des orifices murés. L'auteur de ces lignes s'est plus particulièrement intéressé à l'une de ces maçonneries placée à une trentaine de mètres au-dessus du lit du Rhumel près de la caverne du légendaire ermite musulman Sidi Ben Makhlof (voir « Dépêche de Constantine, Dimanche matin, » « L'héritage des rois de Ksantina » février-mars 1956).

Cette maçonnerie pourrait obstruer un simple orifice des égouts qui passent dans cette paroi. Effectuée nécessairement par le service des Ponts et Chaussées de Constantine, elle n'a pourtant laissé aucune trace dans les archives des P. et Ch. où l'on déclara tout ignorer de ces travaux.

La muraille en question serait donc antérieure à 1837.

Entrée ou débouché d'un souterrain phénicien, romain, arabe ou turc ? Le fameux trésor d'Achmed Bey que l'on a vainement cherché dans les souterrains du Palais de la Division ? Ou rien du tout ?

Le mystère restera entier jusqu'à ce que des fouilles l'aient éclairci. Mais beaucoup d'eau passera sans doute encore sous les ponts du Rhumel avant que l'on puisse se soucier d'un problème si étranger à nos préoccupations d'aujourd'hui.

L'ÉPOQUE ROMAINE

EN l'an 107 avant notre ère, après les débuts difficiles de la guerre de Rome contre le roi numide usurpateur Jugurtha, les légionnaires du général romain Métellus, dans un sursaut de vaillance impétueuse, enlevèrent d'assaut et sans siège préalable, la redoutable cité-forteresse de Cirta.

Ce brillant fait d'armes inaugura pour la ville une longue ère de paix, de prospérité et de splendeur architecturale.

Pour le Rhumel et ses gorges, ce fut le début d'une période de domestication et d'utilisation pratique. Les hommes, la nature et les choses, Rome allait tout marquer de l'empreinte indélébile de son génie créateur, impétueux et envahissant.

Au cours de la deuxième phase du Néolithique, le climat de l'Afrique du Nord était devenu progressivement méditerranéen, c'est à dire, plus sec.

Le Rhumel ou Ampsaga, comme l'appelèrent les Romains (pour les Berbérophones il resta « Souf Djimar », la rivière des défilés obscurs, et « Rhumel », le charrieur d'alluvions, plus tard pour les Arabophones) s'est quelque peu assagi et les gorges cessèrent d'être un objet de crainte et de répulsion. La cité, devenue prolifique, débordera bientôt du Rocher et de ses vieux remparts numides ou phéniciens (?) et poussera ses faubourgs jusque sur la rive droite, de sorte que, au second siècle de notre ère, la construction de solides ponts de pierre s'imposa. Le génie des architectes romains va réaliser là une œuvre capitale en dotant la cité de trois ou même quatre ponts et de deux aqueducs en pierres de taille si massives et si bien ajustées (on n'y employa aucun mortier) que l'on peut en voir des vestiges importants encore de nos jours.

Œuvre particulièrement hardie, le premier de ces ponts enjamait à 60 mètres de hauteur et d'une seule arche de 22,50 m. le gouffre près de l'actuelle mosquée de Sidi Rached. Le deuxième pont, construit à l'époque de l'empereur Antonin le Pieux (deuxième moitié du second siècle) faisait passer sur l'abîme la grande artère centrale de Cirta qui partait du nouveau forum (l'actuelle Place de la Brèche). Il comprenait deux étages à plusieurs arches reposant sur un arc inférieur unique dont les deux piles subsistent intactes. La voie débouchait donc de plein pied sur la rive droite (en face de l'emplacement de la future Médersa) au portique et au théâtre de Galus Anfidius Maximus. Un peu plus loin, elle rejoignait une artère perpendiculaire longeant, à l'emplacement de la future gare, un amphithéâtre ou hippodrome.

Quand, à la fin du second siècle, Cirta, l'opulente capitale de la République des quatre colonies (Cirta, Collo, Mila et bientôt aussi Djemila) fut à son apogée, que de fois les gorges ont-elles retenti des cris joyeux du public emplissant les gradins du théâtre ou de l'amphithéâtre tout proches ?

A cette époque, l'on se passionnait au moins autant qu'aujourd'hui pour les comédies, avec ou sans ballet, et plus encore pour les exploits sportifs qui déclenchaient la fièvre des paris. Sur le pont, à la sortie des spectacles, que de discussions échangées au sujet des courses de chevaux ou de chars, des combats de gladiateurs, d'éléphants, de lions, d'ours et de panthères ! Il y avait alors dans les montagnes et les vastes forêts numidiennes une telle profusion de fauves que l'Afrique était qualifiée par les auteurs antiques de fournisseuse attirée des arènes

d'Italie et d'autres provinces de l'Empire.

Un peu plus loin en aval, un aqueduc amenait aux grandes citernes du capitole (les plus vastes de l'Afrique romaine) les eaux d'une conduite descendant du Mansourah. Un beau vestige en subsiste, rive gauche près de la Médersa.

Enfin, il y avait à El Kantara un, peut-être même deux ponts romains. Les piles massives de l'un d'eux sont toujours visibles sous le pont moderne. Lorsqu'en 1792, Salah Bey fit remployer les matériaux du théâtre et de l'amphithéâtre-hippodrome voisins pour restaurer le pont coupé par les opérations de siège à la fin du 12^{ème} siècle, il fit encastrier dans les piles romaines deux bas-reliefs antiques, représentant, l'un une danseuse, l'autre deux éléphants en position de combat, défenses baissées. L'ancien pont abritait, comme encore aujourd'hui, une conduite d'eau en siphon venant des sources du Djebel Ouache.

Un peu en amont d'El Kantara, l'on peut voir en contre-bas du Chemin des Touristes deux autres piles massives dont la destination pose un problème resté insoluble. Elles ressemblent comme des sœurs jumelles aux autres piles de pont romaines, et pourtant rien n'explique le besoin d'un deuxième passage routier à si peu de distance de l'artère aboutissant à El Kantara. Supportaient-elles un sanctuaire consacré à la divinité du fleuve Ampsaga que l'on désirait se rendre propice tout en le domptant ?, ou plus prosaïquement, un moulin utilisant le courant plus resserré à cet endroit ? Aucune inscription n'ayant été découverte dans les parages, le mystère, là encore, reste entier.

L'HYPOTHESE de ce moulin nous amène à étudier maintenant les utilisations pratiques des gorges et des eaux du Rhumel-

Ampsaga que, dès le premier siècle, le génie romain sut domestiquer par de multiples aménagements hydrauliques.

Une séguia romaine, restaurée au 18^{ème} siècle à l'époque turque par Salah Bey, amenait les eaux du Rhumel en pente douce depuis « les Bains de César » (dont l'origine romaine est douteuse) à la sortie des gorges jusqu'à un moulin, remplacé à l'époque moderne par celui de Lavie. Elle irriguait comme aujourd'hui, les vergers en aval.

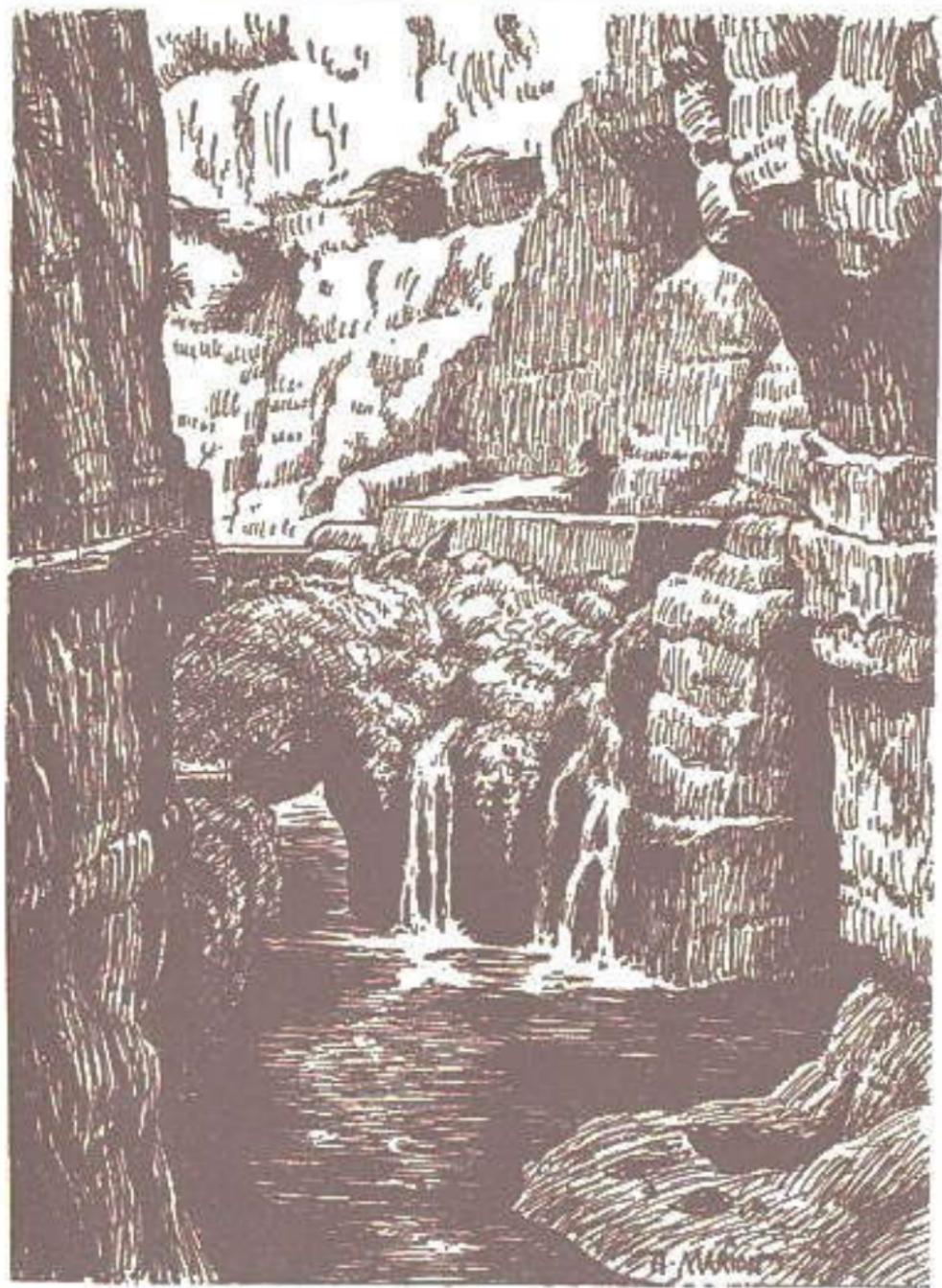
C'est aux méfaits d'un gros orage survenu en 1942 que nous devons la révélation que les Romains exploitaient les eaux de l'Ampsaga aussi pour des fins religieuses.

En vérifiant les dégradations causées par la crue au-dessous du « Pont du Diable » à l'entrée des gorges, l'on découvrit une inscription (voir l'article de M. A. Berthier dans l'Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie, année 1942) attestant une pratique aussi surprenante que pittoresque.

Un certain jour de l'année consacré à Mercure, dieu des commerçants, les braves négociants de Cirta se rendaient à cet emplacement du fleuve pour y procéder à des ablutions rituelles en priant le dieu de les purifier des mensonges débités au cours de l'année afin d'écouler plus facilement leur marchandise. Un rite semblable est décrit par Ovide (Fastes V) qui l'observa à Rome à la porte Capène.

L'on choisissait évidemment l'endroit le moins pollué du fleuve, c'est à dire, avant son passage sous la cité.

Nos commerçants d'aujourd'hui croient pouvoir se dispenser de cette belle pratique expiratoire. Le Rhumel, hélas, n'en est pas devenu plus limpide !



La cascade près des « Bains de César ».

LES gorges ont-elles, à l'époque antique, servi aussi à des exécutions capitales comme la fameuse « Roche tarpéienne » aux abords du Capitole à Rome ?

M. J. Bosco, déjà cité, le croit probable. Mais, pour toute la haute époque, aucun texte ni aucune inscription ne l'atteste explicitement. Bosco invoque cependant en faveur de son hypothèse des indices assez probants.

Rive droite, à quelques centaines de mètres en amont de l'entrée des gorges, l'on peut voir une inscription latine du 4^e au 5^e siècle rappelant la passion, c'est-à-dire le martyre de onze Chrétiens de la communauté d'Hortensia (Sidi Mabrouk ?), parmi lesquels le diacre Marien et le lecteur Jacques.

De cette inscription à interprétation malaisée et beaucoup discutée, l'on peut dégager les éléments suivants :

1^e Elle commente une persécution de Chrétiens que l'on croit être celle par l'empereur Valérien au milieu du 3^e siècle.

2^e Si, à cette époque, les exécutions capitales n'avaient généralement lieu qu'à Lambèse, siège du gouverneur militaire exerçant le droit de haute justice, les Chrétiens en question ont pu, exceptionnellement et à titre d'exemple, être exécutés tout de même à Cirta et enterrés ensuite dans les environs, peut-être à Hortensia, par leurs parents ou amis.

3^e Il doit y avoir un rapport entre le « Rocher des martyrs », les exécutions capitales et les gorges. Si l'on a inhumé des condamnés à mort à ou près de Cirta comme cela semble probable, le lieu d'exécution ne devait pas être bien éloigné de l'inscription commémorative, et ce lieu serait le gouffre des gorges, sans que l'on puisse toutefois préciser l'endroit utilisé. Une grille entoure aujourd'hui ce « Rocher des mar-

tyrs », mais elle ne protège plus rien, la serrure de la porte ayant été forcée.

Une exécution capitale dans les gorges est, en termes précis, attestée seulement pour le milieu du V^e siècle, c'est à dire à l'époque de l'occupation du Constantinien oriental par les Vandales. Le chroniqueur Victor de Vita (II, 14) nous apprend que Genséric, roi des Vandales (428-477) fit exécuter la veuve de son frère aîné Guntharic en la faisant précipiter, une pierre au cou, dans les gorges de l'Ampsaga à Constantine.

Il ne s'agit pas de l'exécution d'un jugement régulier, mais seulement d'une mesure de prudence politique, la méfiance étant de règle entre proches parents dans les dynasties barbares. Mais le fait qu'on ait choisi ce mode et ce lieu d'exécution suggère que l'on se conformait à une coutume d'exécution traditionnelle à Constantine durant l'époque antique et que les beys turcs devaient reprendre aux 18^e et 19^e siècles.

Avec cette exécution vers le milieu du V^e siècle, nous avons abordé déjà les siècles des invasions qui marquent le déclin de Rome dans ses provinces africaines.

UNE ère de paix heureuse et sans histoire, une sorte d'âge d'or virgilien, voilà ce que semble avoir été l'époque romaine pour la belle et opulente Cirta. Durant quatre siècles, jamais les gorges de l'Ampsaga ne retentirent des cris de guerre ou de mort de combattants, ou du fracas des machines de siège s'attaquant aux murs. Partout — dans la ville et jusque dans les gorges dépouillées de l'horreur sacrée d'antan — s'élevaient des œuvres de paix et d'utilité publique. Lettres, arts et commerce florissaient. L'or monnayé abondait. Edifices somptueux resplendissants de marbres, de mo-



Voici une photographie unique : la reconstitution, d'après des documents historiques, de ce qu'était l'antique Cirta Romaine

saïques et de fresques, statues de citoyens (et même de citoyennes) illustres se multipliaient autour des places publiques et le long des avenues de Cirta où la jeunesse dorée se livrait à des exploits plaisants qui ont parfois laissé des traces épigraphiques — pour ne citer que l'enlèvement nocturne de la statue de la pin-up Portia Maxima Optata. Certaines inscriptions funéraires — où les mentions de centaines sont relativement nombreuses — révèlent un état d'esprit bon viveur et doucement résigné, avec de touchants exemples de fidélité conjugale et filiale.

Certes, les ombres ne manquaient point au tableau, mais les aspects heureux et lumineux largement prédominants inspiraient — sauf aux chrétiens persécutés — une confiance peut-être naïve mais absolue et inébranlable en la pérennité éternelle de de l'empire de Rome qu'atteste cette inscription encore visible de nos jours sur le faite d'un grand édifice romain sous l'esplanade de la Brèche : « *Moles in acternum* » (murs bâtis pour l'éternité).

Mais, dès la fin du III^{me} siècle l'idylle s'évanouit devant la menace croissante des révoltes des Berbères dont une large majorité s'était pourtant pleinement assimilée.

Au IV^{me} siècle, les séditions fomentées par des chefs militaires ambitieux et les jacqueries des Circoncillions (ruraux hérétiques) vont tout compromettre.

Pour parer ces multiples dangers, il fallut bientôt restaurer les anciens remparts qui partaient de l'entrée des gorges à la pointe de Sidi Rached et mettre en état de défense permanente surtout le côté sud-ouest, le seul vulnérable de la cité parce que la protection naturelle du fossé des gorges lui faisait défaut (1).

MAIS malgré ces précautions, l'année 311 sonna le glas de l'âge heureux de Cirta :

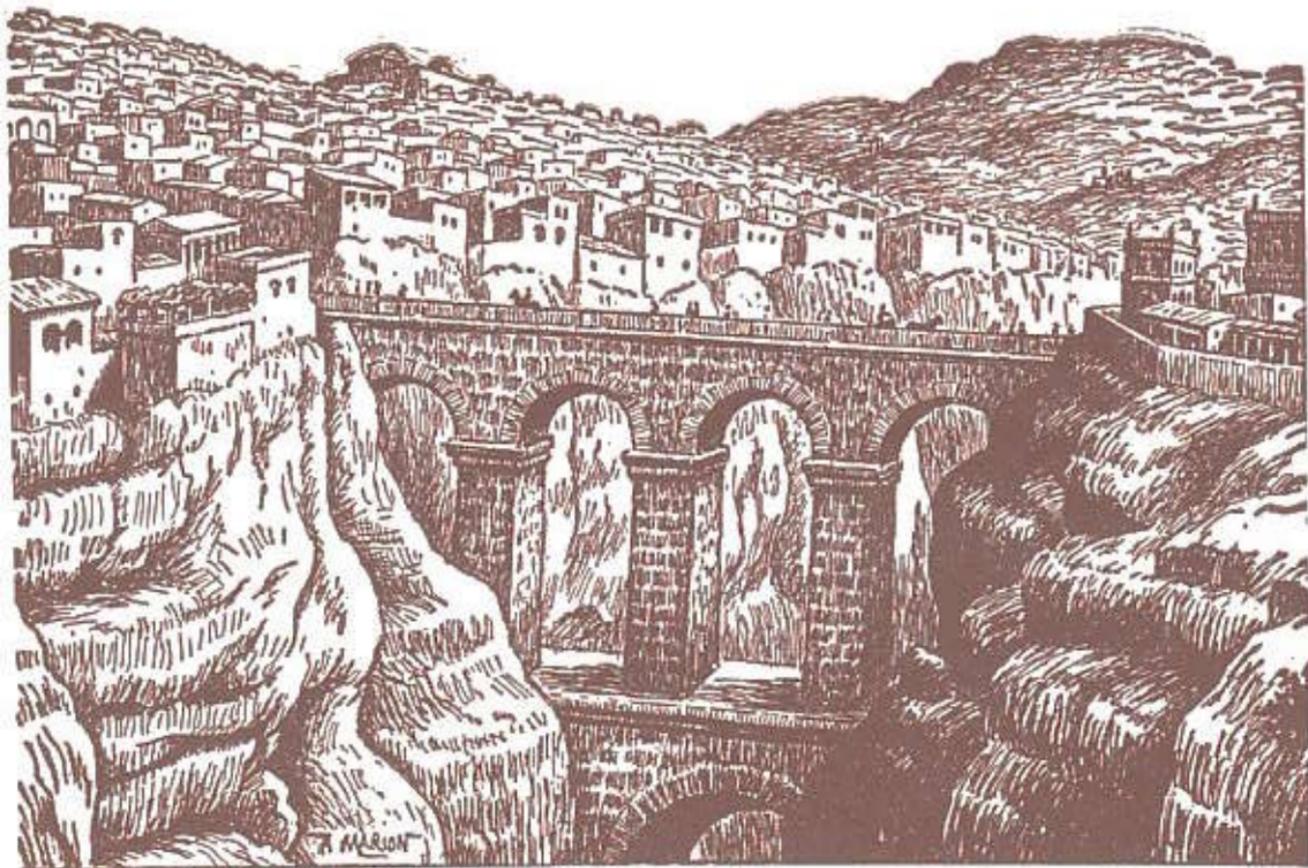
Au péril berbère, Domitius Alexander, gouverneur d'Afrique révolté contre l'Auguste Maxence, vint ajouter les horreurs de la guerre civile en choisissant le rocher-forteresse de Cirta comme dernier refuge. Rufus Volisianus, préfet du prétoire de Maxence, y fut envoyé avec ses légions avides de vengeance et de butin pour châtier durement les malheureux Cirtéens.

Les gorges de l'Ampsaga, où avaient si longtemps retenti la paisible chanson des maçons, le bruit des maillets et des ciseaux sur la pierre de taille ainsi que le grondement joyeux des foules au spectacle, s'emplissent soudain de cris de terreur et rougoient de reflets d'incendie. Des décombres fumants croulent des falaises dans le torrent qui charrie des files de cadavres aux visages crispés d'horreur.

Sans doute, le grand Constantin s'appliqua de son mieux à rebâtir la cité dévastée. En 313 il lui donna même son nom ; mais le charme virgilien est rompu et les édifices magnifiquement restaurés ne ramenèrent pas l'âge d'or des premiers siècles de l'Empire malgré les pompeuses inscriptions « En l'honneur du glorieux restaurateur de la liberté et du sauveur de tout l'Univers ».

Environnée d'insécurité, la nouvelle cité constantinienne, après une courte renaissance, dut à nouveau se retrancher derrière ses murailles qui, cette fois, furent assez soigneusement restaurées pour épargner à Cirta-Constantinia, en 429, l'assaut de la marée montante des Vandales débarqués en Afrique sous leur roi Genséric.

Mais l'arrivée de ces barbares déprédateurs et persécuteurs des chrétiens orthodoxes ne marqua



Reconstitution du Pont d'Antonin (II^e siècle — Rive droite, portique et théâtre de Gaius Aulidius.
En haut, le Capitole et le Temple de Jupiter.

pas moins le début des « siècles obscurs » du Moyen-Age maghrébin avec ses incessantes invasions, ses guerres et ses sièges dont aucune des futures générations de l'antique cité du Rocher ne devait être épargnée. Celle-ci ne dut sa survivance — et même quelques rares renaissances économiques et intellectuelles — qu'à sa position stratégique de premier ordre derrière l'infranchissable abîme des gorges.

1) La reconstitution de l'aspect architectural de la Cirta romaine au IV^{me} siècle comporte un certain nombre de problèmes comme par exemple celui de la fortifications du côté sud-ouest. Tout essai qui ne tient pas compte de ces remparts comportant nécessairement aussi une porte susceptible d'intercepter tout accès par la principale route romaine qui y aboutissait, est infirmé par les textes et les arguments historiques exposés par Ch. André Julien dans « Histoire de l'Afrique du Nord » (1952), et par Christian Courtois dans « Les Vandales et l'Afrique »



LE RÉASSERVISSEMENT DE L'HOMME A L'ABIME

Les deux axes géopolitiques de l'Orient et de l'Occident ont, de dans le passé, alternativement conditionné les destinées du Maghreb.

Lorsqu'à l'emprise de Rome succéda le Moyen Age, le cycle de cette alternance — qui a déterminé aussi le destin de la cité du vieux rocher — recommence.

Durant toute l'époque antique, Constantine avait joué un rôle de premier plan. La forteresse berbère, devenue centre punique commercial et religieux, puis capitale de la République romaine des quatre colonies, décline et s'appauvrit sous la domination des Vandales. Malgré la restauration byzantine après 534, Constantine ne fut pas rétablie dans sa dignité de capitale de l'antique Numidie romaine.

La cité déchue prit alors peu à peu l'aspect d'une grande bourgade kabyle resserrée sur sa montagne qui est le Rocher. Les pompeux édifices romains tombent peu à peu en ruines et servent de gîte à des nouveaux venus : montagnards berbères, colons ruinés réfugiés dans la forteresse et, à la fin du VII^e siècle, aux premiers envahisseurs arabes. Pour ceux-ci l'Afrique du Nord était « le Maghreb » c'est-à-dire, le pays du soleil couchant, de la nuit et de tout ce que — selon les « Contes des Mille et une Nuits » — elle abri-

te : djennoun maléfiques, magiciens, et nécromans.

Dans le dialecte berbère, le nom même de Constantinla se rétrécit pour devenir « Ksantina », terme où certains ont cru retrouver une origine plus ancienne (Ksar de la légendaire reine Tina).

En principe, la cité était restée forteresse, mais forteresse si mal gardée par sa dernière garnison byzantine que les cavaliers du conquérant arabe Sidi-Okba purent s'y installer vers 670, sans qu'il soit nulle part fait mention d'un siège. Dans son « Histoire de Constantine » (1903), M. Ernest Mercier croit « plus que probable » une défense de la ville « jusqu'à la dernière extrémité » (p. 85), hypothèse à laquelle s'oppose celle de M. A. Maitrot exposée dans sa « Monographie sur Tébessa », (Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de Constantine, 1911), et selon laquelle la trahison aurait ouvert les portes aux guerriers du conquérant arabe.

Malgré les changements profonds qui résultèrent de cette occupation inaugurant pour Cirta l'ère nouvelle du Moyen Age maghrébin, le Rocher, de son brillant passé antique, conserva l'aptitude et le privilège de rester un haut lieu pour les choses de l'esprit, même au milieu des tourmentes

qui allaient se déchaîner autour de lui. Ce fut le cas, surtout au 11^m siècle, lors de l'arrivée d'une nouvelle vague d'envahisseurs, celle des chameliers nomades bilaliens, innombrables comme les sauterelles et que l'historien arabe Ibn Khaldoun qualifia de « loups affamés ».

Le fléau de la guerre déchaînée presque sans répit sur tout le Maghreb devait — ce qu'aucun historien n'a encore signalé — amener en pays nord-africain le premier usage (un demi-siècle avant l'Europe) de nouveaux engins de guerre perfectionnés, en l'occurrence de canons chargés à mitraille.

C'est encore Ibn Khaldoun qui, dans « son histoire des Berbères » nous l'apprend en relatant le siège de la ville de Sidjilmesa située sur les confins sud du Maroc et du royaume de Tlemcen attaqué par le sultan marocain mérinide Abou Youssef en 1274.

« Arrivé dans le voisinage de la ville, dit l'historien arabe, il dressa contre elle ses machines de siège telles que katapultes, ballistes et l'engin à feu qui lance du gravier de fer. Cette mitraille est chassée de l'âme de la pièce par le moyen de la poudre enflammée dont la propriété singulière opère des effets rivalisant avec la puissance du Créateur. »

Si l'on sait depuis longtemps que l'usage de la boussole et de la poudre à canon (inventions chinoises comme le papier à chiffon et probablement aussi l'imprimerie) ont été transmis par les Arabes à l'Europe méditerranéenne, l'on est moins renseigné sur les voies de transmission de ses inventions capitales.

Mais retournons à nos gorges du Rhumel.

Avec l'abandon progressif des quartiers de la rive droite au dé-

but de l'époque maghrébine, elles redeviennent fossé stratégique et retrouvent bientôt leur mystère sacré et les méfiances qu'elles inspiraient primitivement.

Les dégradations et destructions ambiantes feront aussi d'elles plus que jamais un cimetière et un dépôt pour tout ce qui tombe ou est projeté dans le gouffre. Cette profusion de pâture attire des nuées d'oiseaux de proie, en particulier des vautours. Ces derniers n'étaient sans doute pas des hôtes récents, mais une légende arabe leur conféra un caractère sacré et inspira même un culte comportant une « fête des vautours », célébrée chaque année, jusqu'à la veille de la dernière guerre, par les nègres constantinois au début de septembre sur le rocher de Sidi-M'Cid. Il s'agit-là de traditions totémiques probablement fort anciennes inspirées de pratiques ancestrales, soit soudanaises, soit égyptiennes.

La légende raconte que Sidi-M'Cid était un marabout nègre de haute vertu et de grande piété vivant quelque part dans le Sud, mais qui, en plein Ramdam, eut une défaillance et mangea un poulet noir. Allah dut le punir ; mais, tenant compte de ses mérites, il se borna à le transformer en vautour et à l'exiler dans le gouffre du Rhumel à Constantine. Aussi, à l'occasion de la fête (zerda) nègre à Sidi-M'Cid, les Noirs honoraient sa mémoire par des danses sacrées, suivies d'un plantureux festin de viande de bouc et d'une copieuse distribution de bas-morceaux jetés aux vautours montant du gouffre en nuées noires.

L'atmosphère d'horreur sacrée que dégagent ces gorges hantées par des vautours susceptibles de métamorphose, et surtout par les djennoun maléfiques de l'abîme (en qui semblent revivre les divinités Cabires antiques) n'est sans doute pas étrangère à la réputation de magie noire qui s'attacha à la cité du vieux Rocher. Des tra-

ces en ont survécu jusqu'à nos jours. Mais sans que les esprits peu avertis du Moyen Age s'en rendent bien compte, les gorges devinrent un foyer maléfique du fait que, après la dégradation ou la destruction stratégique des aqueducs romains, les citadins en furent réduits à l'eau des citernes de la forteresse, et, quand celles-ci se vidaient au cours des sécheresses estivales, à celle des trois ou quatre sources d'eau chaude ou froide jaillissant au fond des gorges. Il suffisait d'une faible variation de niveau pour que cette eau se confonde avec celle du torrent et la consommation de ce liquide pollué occasionnait fatalement des épidémies. Les chroniqueurs locaux en parlent souvent en insistant sur celles du seizième et du dix-septième siècle qui firent jusqu'à 400 victimes par jour.

Les fréquentes opérations militaires devaient finalement avoir raison aussi des anciens ponts romains coupés par les citadins eux-mêmes en 1185. L'on essaya de réparer celui d'El-Kantara, mais en 1304 lors du 11^{me} siège de la ville, la guerre acheva son œuvre de destruction dans les gorges de sorte que, pour passer d'une rive à l'autre, les chariots devaient faire un grand détour et les piétons se hasarder sur des sentiers passant sur les voûtes naturelles.

Les principaux épisodes de l'épopée maghrébine des gorges — où il n'est pas toujours aisé de faire part nette entre l'histoire et la légende, entre le réel et le merveilleux poétique et religieux — ne comportent guère que des variantes du même thème : les nombreux sièges subis par Ksantina.

LE SIÈGE DE CONSTANTINE

PAR LES PIRATES D'IBN RANIA (1185)

SOUS le titre « L'héritage des rois de Ksantina, « la Dépêche de Constantine » a publié le récit romancé de cet épisode dans « Dimanche Matin » (février-mars 1956).

Voici les faits tels que les relate le chroniqueur Ibn Khonfoud :

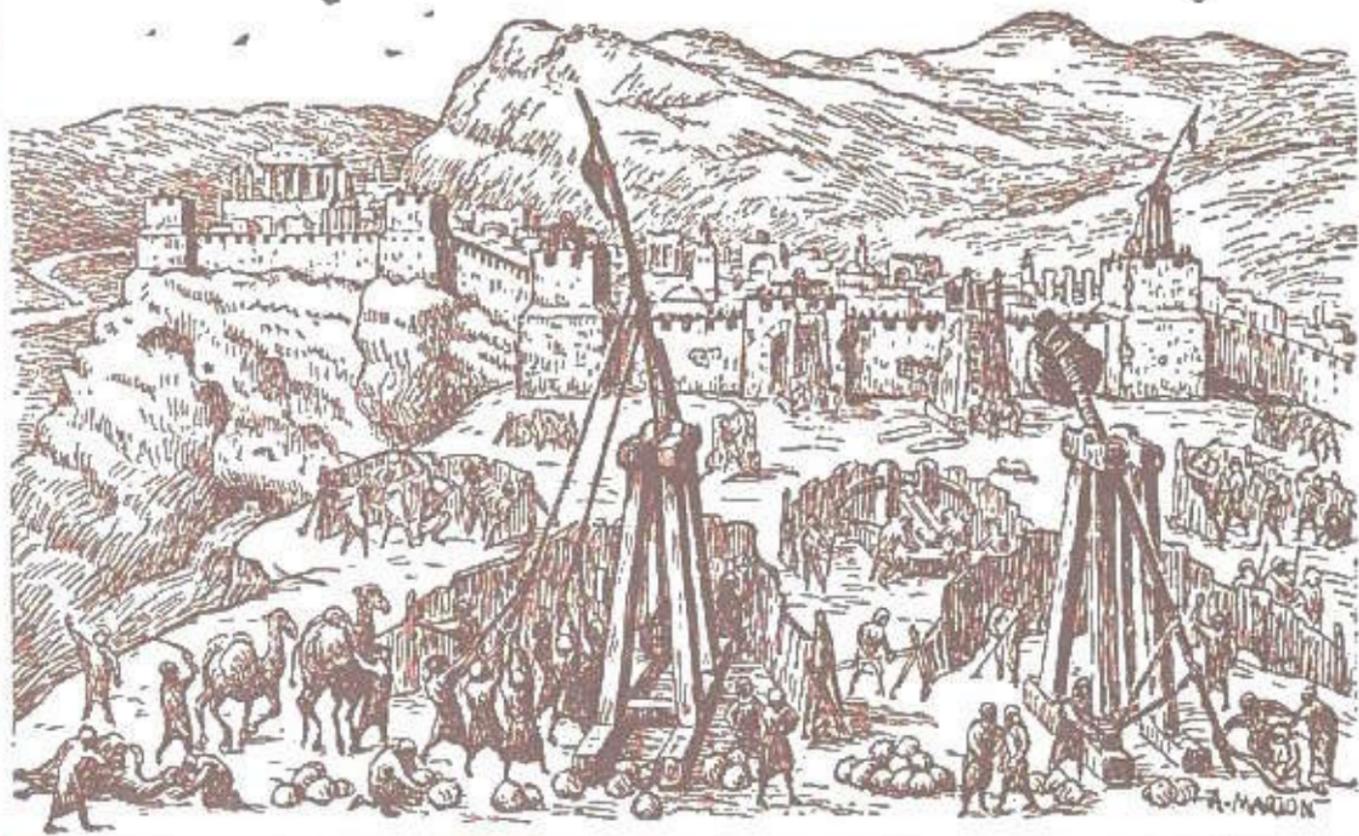
Sorti en 1185 de son repaire des Baléares, le chef pirate Ibn Rania, profitant de l'heure de la prière, avait surpris et pillé la ville d'En Nacéria (Bougie). Ce succès l'encouragea à razzier aussi l'intérieur du pays. Exploitant habilement les rivalités entre tribus, il gagna l'alliance des Beni-Hillal et des Soleïm et vint mettre le siège devant Constantine.

Vu la résistance acharnée de la cité, il tenta finalement de

l'assoiffer en détournant les eaux du Rhumel au moyen d'un barrage dressé à l'entrée des gorges. Vainement l'on fit monter sur la mosquée de Sidi-Rached un magicien afin de conjurer le péril par des formules maléfiques. C'est alors qu'intervint le marabout Sidi-Ali-Ben-Makloul, l'ermite des gorges que la légende fait vivre miraculeusement grâce à un serpent ravitailleur dans une grotte située sous la grande voûte.

Avant de se fixer à Ksantina, le saint homme avait vainement prêché aux tribus maghrébines la fraternité entre les hommes, seul remède aux terribles maux qu'engendre la guerre fratricide. Mais personne n'avait voulu l'écouter.

Sollicité maintenant par les Ksantinois mourant de soif —



Le siège de Ksentina par Ibn Rania et les chameliers hilaliens (1185)

car même les sources au fond des gorges s'étaient taries au cours d'un été particulièrement torride — Sidi-All-Ben-Makhlouf voulut bien intercéder quand même pour eux auprès d'Allah. Avec la foule exaltée venue près de sa caverne sous la grande voûte, le saint homme pria avec instance longuement et avec tant de ferveur que le miracle s'accomplit. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence miraculeuse : mais un gros orage vint crever au-dessus de la cité assiégée et déversa sur elle une pluie si abondante que les citernes se remplirent, de sorte que les pirates durent bientôt lever le siège.

Dans la nouvelle historique « L'héritage des rois de Ksantina » mentionnée plus haut, le héros, le jeune berger Moussa, découvre dans les gorges un souterrain aboutissant à

un trésor fabuleux. Cet élément fictif a été suggéré à l'auteur par le relevé des galeries souterraines et des citernes effectué au cours de la dernière guerre pour les besoins de la défense passive. Au cours de son histoire de plus de deux millénaires parfois fort mouvementés, le Rocher a été creusé dans tous les sens pour l'aménagement de citernes avec canaux d'adduction ou distributeurs, d'égouts, de souterrains stratégiques, de tombeaux et de cachettes pour y enfouir des trésors, comme par exemple celui d'Ahméd Bey en 1837.

Le Rocher abrite enfin plusieurs cavernes naturelles, œuvre des eaux d'infiltration (érosion Karatique) dont une, située au-dessous de l'Hôtel de Paris, est tapissée de stalactites argentées se reflétant dans une nappe d'eau. Certaines de ces caves naturelles ont servi, à l'époque hilarienne, de silos pour stocker du blé. La topographie souterraine de Constantine n'a certainement pas encore livré tous ses secrets et les hasards de l'avenir pourraient encore réserver des découvertes intéressantes.

CONSTANTINE ASSIÉGÉE

PAR LE SULTAN DE BOUGIE ABOU L'BAKA

(1304)

En 1304, les gorges, une fois encore, devaient jouer un rôle capital au cours du siège de cette année.

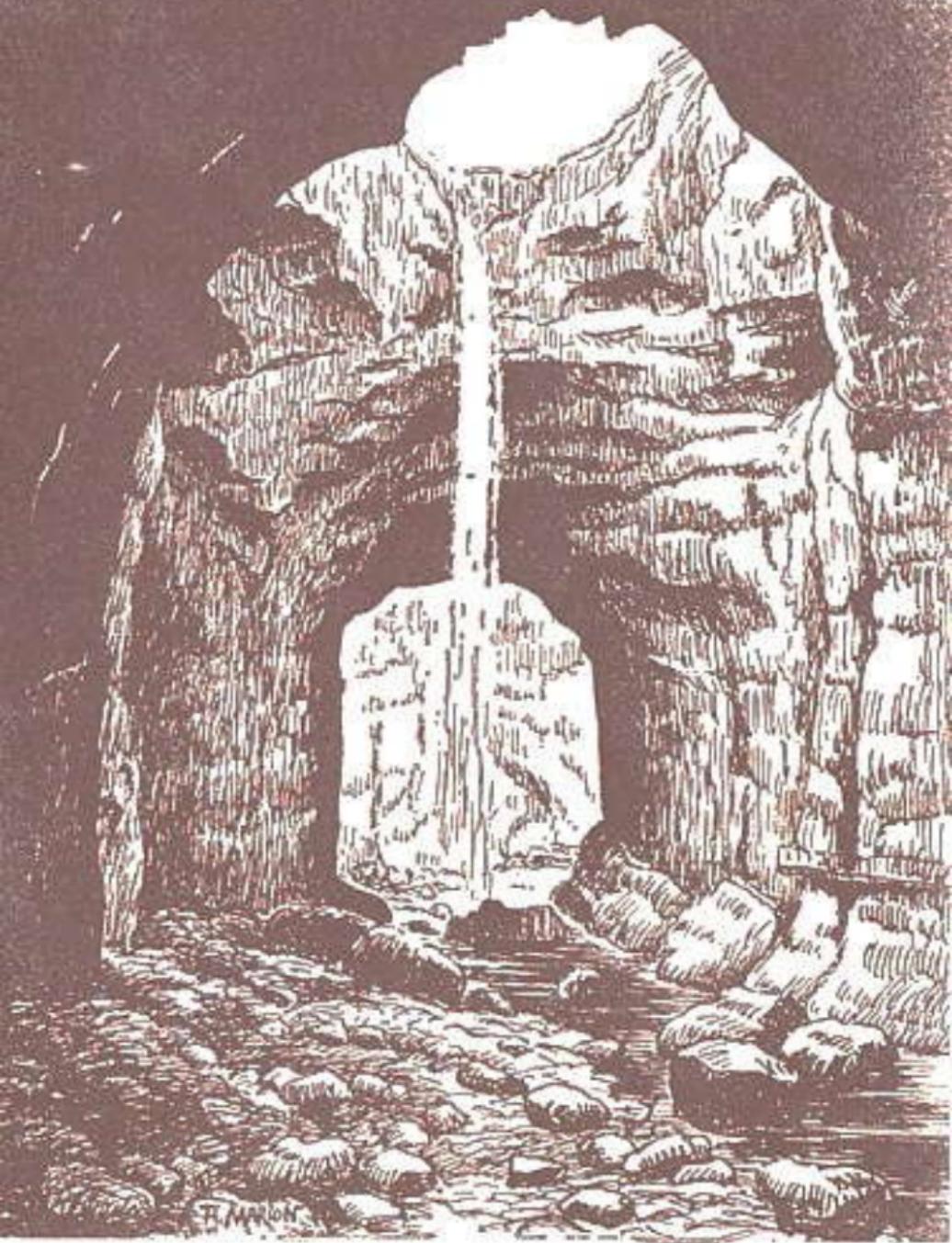
Durant ces longs « siècles obscurs du Maghreb », les destinées de la cité du Rocher furent bien incertaines et changeantes. La situation politique surtout était très embrouillée.

En principe, au début du 14^{ème} siècle, Ksantina était la capitale de l'une des provinces occidentales de l'Empire des sultans hafrides de Tunis. Mais les gouverneurs de la forteresse manifestaient volontiers des appétits d'indépendance, ou bien, quand ils y trouvaient leur avantage, se reconnaissaient les vassaux de puissants voisins, par exemple des sultans de Bougie, eux aussi d'ailleurs de la fa-

mille des Hafrides, mais ne compliquons pas la situation outre mesure.

En 1304 précisément, après avoir reconnu l'autorité du sultan bougiote Abou L'Baka, le gouverneur de Ksantina Ibn-El-Amir, voulut revenir sous celle du sultan Abou-Acida de Tunis parce que son beau-père, tombé en disgrâce à la cour de Bougie, s'était réfugié auprès du sultan tunisien.

Les deux souverains hafrides se mettent donc en campagne : le premier pour reprendre, l'autre pour conserver Ksantina. Pour la proie si ardemment convoitée, cela va être le déclenchement en chaîne de toutes sortes de malheurs et de drames, de sorte que l'on pourrait intituler cet épisode : la tragédie des trahisons.



Sortie de la grande voûte.

En haut, à gauche, la caverne de Sidi ben Makhlouf, l'ermite des Gorges

A l'approche de l'armée bougiote d'Abou-L'Baka, le gouverneur ordonne la destruction du pont d'El-Kantara, sommairement réparé après le siège de 1185, et il masse toutes ses forces du côté de la grande muraille que l'ennemi attaqua près de la porte Bab-el-Oued (aujourd'hui place de la Brèche).

La vigoureuse défense rend indispensables les opérations d'un siège qui se prolonge. Alors, d'un fait de hasard apparemment sans importance, va sortir une sombre trahison, et elle va surgir de ces mêmes gorges d'où, en 1185, était venu le salut :

Près de la porte d'El-Kantara, dans une de ces petites maisons peintes en bleu donnant sur les gorges, vivait un certain Ibn Monza, apiculteur de son métier, homme des plus paisibles, une sorte de Père Tranquille, mais que la destruction du pont semble avoir vivement contrarié. Ses ruches avaient été dérangées et les abeilles vagabondaient malencontreusement. Un espion bougiote rodant par là entre en relation avec le mécontent et ce dernier se déclare finalement prêt à faire entrer une centaine de soldats ennemis par la porte d'El-Kantara. Le pont est coupé, certes, et le gouverneur croyait pouvoir laisser cette partie des murs sans surveillance ; mais il y a le sentier qui descend sur la grande voûte et que connaît bien Ibn Monza parce qu'il mène à une source très fraîche jaillissant de la roche sur la rive gauche.

L'on attend une nuit sans lune et le tragique destin s'accomplit :

Ibn-El-Amir accourt vers El-Kantara avec des guerriers d'élite pour exterminer les intrus. Abou-L'Baka en profite pour se porter vers Bab-el-Oued où une deuxième trahison lui ouvre bientôt les portes.

Et, une fois de plus, les horreurs du pillage se déchainent sur la malheureuse cité. Mais il s'y était formé une élite de notables intelligents et avisés comme les Ben Konfoud et les Ben Badis qui savaient fort bien tourner, au besoin même en bons vers, le compliment flatteur susceptible de limiter des dégâts en désarmant la colère du vainqueur.

Et, comme nous le conte l'historien Ibn-Khaldoun, le farouche vainqueur consentit effectivement à pardonner aux Ksantinois d'avoir soutenu un traître et, « sur une grande mule et couronne en tête, il fit son entrée dans la ville aux applaudissements de la population ».

Quand à Ibn-El-Amir : encore une trahison pour forcer sa retraite ! Décidé à vendre chèrement sa vie, il s'était retranché avec quelques fidèles compagnons derrière les murs de son palais à la Kasbah. Mais il eut le malheur d'écouter les promesses trompeuses d'un chambellan du vainqueur et se rendit. « On le fit, dit encore Ibn-Khaldoun, aussitôt monter à rebours sur une mauvaise rosse et on le conduisit devant le sultan.

Sur l'ordre de celui-ci, il fut mis à mort et son cadavre, pendu à un pieu, resta exposé aux yeux du public pour lui servir de leçon et d'exemple.

Et tout cela ne serait peut-être pas arrivé si l'on n'avait pas dérangé les ruches du Père Tranquille près de sa paisible petite maison bleue au-dessus des gorges.

Mais dans l'histoire — tout comme dans la vie courante — il n'est pas rare de voir de très modestes causes déchaîner parfois des effets d'une portée incalculable.

VERS 1525, la suzeraineté des Hafsides tunisiens sera supplantée par celle des Turcs. Constantine devint alors un Beylik dont le titulaire ou Bey était nommé par les chefs de la régence turque d'Alger. La Tunisie subit le même sort que le Constantinien, mais les rapports de bon voisinage que l'avènement de régimes identiques devait logiquement encourager, n'en furent pas moins fréquemment troublés par des querelles de frontière du fait que les tribus nomades des confins prirent la fâcheuse habitude de passer avec leurs troupeaux la ligne de démarcation — d'ailleurs quelque peu flottante — quand approchaient les collecteurs d'impôts escortés de janissaires bastonneurs.

En pays maghrébin comme ailleurs, le régime turc se caractérisa — à quelques rares époques près — par la stagnation et une léthargie progressive.

Pour le Constantinien, c'est une

ère de paix relative — trois sièges seulement en trois siècles — qui valut tout de même à la cité-forteresse du Rocher un certain prestige comme foyer intellectuel et artisanal. On en trouve des échos dans les dictons du célèbre marabout ambulant Ahmed ben Youssef. Les poètes, les docteurs de la loi coranique et les talebs de la cité jouissaient d'un certain renom et ses artistes brodeurs, ses babouchiers et ses tanneurs, dont les derniers représentants disposent encore de nos jours de quelques cuves sur le bord des gorges près de Sidi Rached, étaient réputés à juste titre.

Le Rhumel a-t-il servi jadis à des échanges commerciaux comme pourraient le laisser croire les bateaux vus par le géographe El Bekei au 11^{me} siècle « sur la grande rivière » ? Si bateaux il y avait, ils ont été sans doute de faible tonnage et ils ne devaient guère servir qu'au passage d'une rive à l'autre en aval et en amont des gorges.

CONSTANTINE ASSIÉGÉE

PAR MOURAD, BEY DE TUNIS (1710)

L'HISTORIEN tunisien Abd El Aziz a fait le récit des événements. Ce compte-rendu officiel comporte toutefois quelques détails frisant le merveilleux poétique des contes des « Mille et une nuits ». Ces éléments ont pourtant assez fortement impressionné les esprits pour que le folklore régional en ait conservé le fidèle souvenir.

Le héros de cette belle aventure épique est Ben Zekri, chef des courriers et de la cavalerie beylicale, ainsi que sa prestigieuse jumelle noire Halilifa, sœur presque jumelle du fameux cheval magique en bois d'ébène des contes orientaux. Et, ce qui nous in-

téresse plus particulièrement, les gorges du Rhumel vont encore jouer un rôle non négligeable dans la suite dramatique de ces événements. (La Dépêche de Constantine en a publié un compte-rendu très détaillé dans « Dimanche Matin » du 6 juillet 1952).

En 1710 donc, les Tunisiens sous Mourad Bey, après avoir battu le bey constantinois Ali Khodja près du Kroubs, viennent assiéger la ville. Bientôt c'est la famine et surtout la soif, car l'été est particulièrement torride, et les citernes se vident rapidement. On parle de capitulation. Seul le Bach Seiar Ben Zekri opine contre la reddition. Il se déclare

les gorges retentirent donc à nouveau du bruit des maillets et des oiseaux mordant la pierre. Pour se procurer celle-ci, il suffisait de transformer en carrière les ruines romaines toutes proches, celles du théâtre et du portique de Galus Aufidius surnommées « Ksar El Goula » (Château des esprits maléfiques) et celles de l'amphithéâtre près de la gare actuelle.

SALAH Bey, curieuse réplique nord-africaine du « Despotisme éclairé », a-t-il même été un fervent d'archéologie antique ? Quoi qu'il en soit, l'on trouve encastés en bonne place dans les piles romaines du pont d'El-Kantara deux bas-reliefs — une danseuse et deux éléphants luttant — qui ne peuvent provenir que des ruines exploitées.

C'est à Salah aussi que l'on doit sans doute la restauration de la ségula antique partant des « Bains de César » et celle des moulins antiques à la sortie des gorges.

Bien que nul document n'en fasse mention, Salah fit très probablement aussi construire le hammam alimenté par des sources thermales que l'on peut voir au fond des gorges, rive droite au-dessous de la Médersa, et vers lequel descendait un escalier dont on voit encore des traces sur les piliers rocheux, côté ville.

Le pittoresque du site des gorges ne semble pas avoir laissé insensible l'âme de cet amateur raffiné de la beauté et des plaisirs de la vie qu'était Salah Bey.

Son vaste palais d'été avec hammam, construit dans un autre site enchanteur en aval de Constantine et habité encore aujourd'hui par un de ses descendants, en est une autre preuve.

Plus d'une fois sans doute, accompagné de sa favorite chrétienne

— qu'il devait poignarder la veille de sa propre déchéance — Le Bey, porté en litière et escorté de janissaires et d'ennuques, est-il descendu au fond des gorges pour se délasser des soucis du pouvoir dans l'onde chaude et pure des piscines. Écoutant le chant des oiseaux et le murmure des cascades, il respirait le parfum des végétations fleuries dans ce refuge tiède et calme, délicieusement abrité par la roche sauvage.

Avec orgueil il pouvait contempler de là ce pont magnifiquement restauré qui faisait de lui l'égal des bâtisseurs romains, ainsi que cet aqueduc qui épargnait désormais aux Constantinois de boire en été l'eau polluée du Rhumel.

Et pourtant, c'est de ces gorges — dont il goûtait l'ombre fraîche sans en redouter les esprits maléfiques — que devait sortir le destin fatal qui préparait à Salah une fin tragique.

Si le « despote éclairé » était capable de rêver dans la belle nature, il n'en était pas moins turc. c'est à dire passionné et cruel dans ses haines. Pour châtier ses ennemis, il n'introduisit pas seulement dans son Beylik le supplice du pal, invention turque, mais les gorges du Rhumel ont aussi retrouvé avec lui leur antique utilisation de Roche Tarpéenne pour les exécutions capitales.

Sa rancune ne recula pas même devant la dignité maraboutique, comme ce fut le cas pour Sidi Mohammed qui avait osé critiquer le maître en public. Appréhendé par des janissaires de Salah, le présomptueux marabout est conduit au fameux Kef Chékora ou « Rocher du Vertige » où — non sans avoir eu le temps de proférer des sombres malédictions à l'adresse du bey — il est décapité et son corps précipité dans les gorges.

Mais la légende prit parti pour la victime : Allah — au moment où le corps du supplicié tombait dans l'abîme — transforma son fidèle serviteur en corbeau et Salah retrouva son ennemi sur le fuite de son palais d'été d'où il croassait à l'adresse de son persécuteur de nouvelles imprécations présageant une fin tragique.

Peu de temps après, Salah est effectivement destitué par le dey d'Alger. S'étant rebellé en faisant assassiner son remplaçant et ancien rival, il fut condamné à mourir par la main du bourreau qui l'étrangla dans la prison de la Kasbah.

Si ses fabuleux trésors lui

avaient attiré suspicion et envie — une caravane de 15 mulets fut nécessaire pour les transporter dans les caves de la trésorerie du bey d'Alger — ce sont les gorges surtout qui ont été fatales à Salah Bey : La malédiction du marabout qu'il y avait fait exécuter porta ses fruits en mettant dans l'opposition toutes les confréries religieuses du Constantinois. Son chef hiérarchique, le dey d'Alger, vit dans la construction d'un pont de pierre sur les gorges, doublé même d'une conduite d'eau, la confirmation des rumeurs accusant Salah de vouloir se perpétuer au pouvoir et d'établir sa souveraineté sur le Beylik de Constantine.

KEF CHEKORA OU LE « ROCHER DU SAC »

Au gouvernement des quelques bons beys succéda celui des mauvais, qui, malgré la brièveté de la dernière phase du régime turc (1792-1837) sont au nombre de 18, dont 11 furent, comme Salah Bey, destitués et étranglés sur l'ordre des deys d'Alger à cause de leurs excès : injustices, exactions, cruauté (Tchakeur Bey) ou même aliénation mentale (Manamani).

Le dernier d'entre eux, le trop fameux Achmed Bey (1826-1837) devait, malgré de bons débuts, surpasser encore ses prédécesseurs.

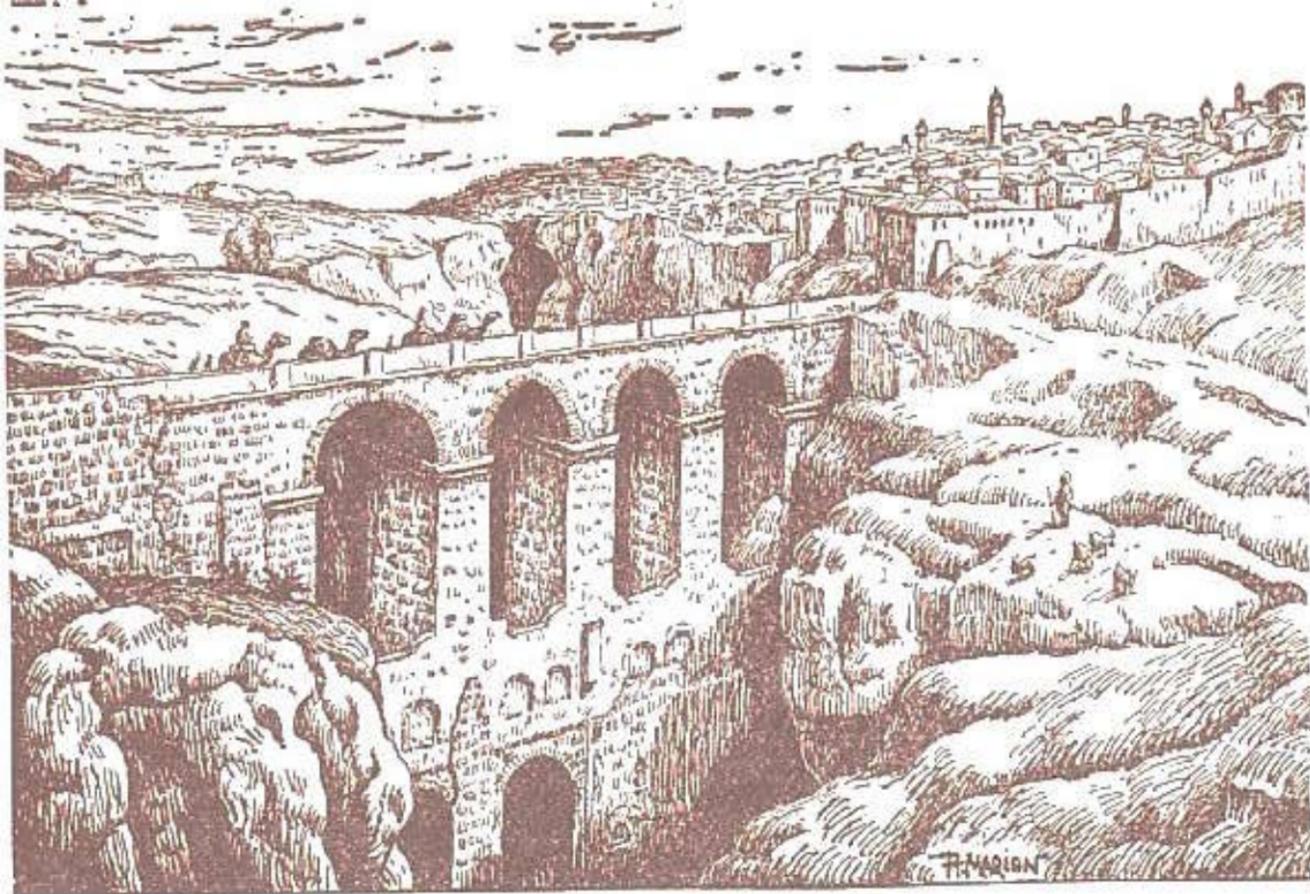
Auteur légendaire de cruautés inénarrables que l'on se chuchote encore de nos jours dans l'ombre des vieux quartiers de Constantine, le nom d'Achmed Bey est lié surtout au fameux « Rocher du Vertige » d'où il aurait fait précipiter dans les gorges d'innombrables victimes, en particulier des femmes de son harem qui était aussi abondamment pourvu que le sérail du Sultan de Constantinople.

Ce despote-type — à la fois ogre

et Barbe-Bleue — ne manquait pourtant pas d'envergure et de prestige. Un Shakespeare ou un Hugo en eut tiré un chef-d'œuvre dramatique sans avoir à accentuer ou à atténuer le relief du personnage.

L'on peut, certes, discuter au sujet de ce qui est histoire et légende dans la vie d'Achmed Bey, mais le chroniqueur indigène de son époque, Salah ben El-Antéri, aussi bien que des historiens plus récents comme E. Vaysettes (« Histoire des Beys de Constantine », 1869), et Ch. Féraud (« Monographie du palais d'Achmed Bey » 1867), sont unanimes sur les points essentiels.

Le « Kef Chekora », ce rocher des gorges le plus chargé de souvenirs tragiques, se dresse au-dessus de la grande cascade dans les parages de la Grotte des Pigeons où il surplombe le lit du torrent de plus de 200 mètres. C'était, comme on peut s'en rendre compte en l'examinant du belvédère près du deuxième tunnel du « Boulevard de l'Abîme », l'endroit le plus pro-



Le Pont d'El-Kantata, après sa restauration en 1792 par Salah Bey

pice à l'usage auquel il a maintes fois servi au cours des siècles.

Vu sous un certain angle et sous l'éclairage propice du soir, il profile sur l'abîme une sorte de masque humain : yeux caverneux, nez en bec de vautour, bouche figée en un rictus à la fois cocasse et sinistre, un vrai faciès de bourreau !

C'est sur ce rocher que Salah Bey avait fait décapiter vers 1785 le marabout Sidi Mohamed qui fut ensuite précipité dans l'abîme. M. J. Bosco a consacré à ce rocher une notice (Annuaire de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Constantine, 1919) où il en explique aussi le nom qu'on lui a donné : Kef = rocher, « Chekora » serait le terme arabe « Chekara » signifiant vertige.

D'où vient sa dénomination plus récente de « Rocher du Sac » ? C'est une histoire où, une fois de plus, la réalité se transpose sur le plan légendaire.

D'après le chroniqueur local El Antéri et aussi d'autres sources, la rude poigne du nouveau bey El Hadj Achmed avait d'abord été appréciée par les Constantinois qui, depuis Salah Bey, n'avaient guère connu que désordres, exactions et cruautés. Achmed avait précisément été choisi par le dey d'Alger pour mettre fin à cet état de choses.

Mais le nouveau gouverneur, devant les difficultés rencontrées surtout du côté des tribus arabes nomades du sud, éternels ennemis des sédentaires du nord, en vint bientôt aux mesures répressives de plus en plus sévères : razzias de bétail, exécutions en masse, mutilations barbares, de sorte qu'il se vit bientôt enfermé dans un cercle vicieux de vengeances exaspérant sa fureur vindicative en même temps que la haine des victimes.

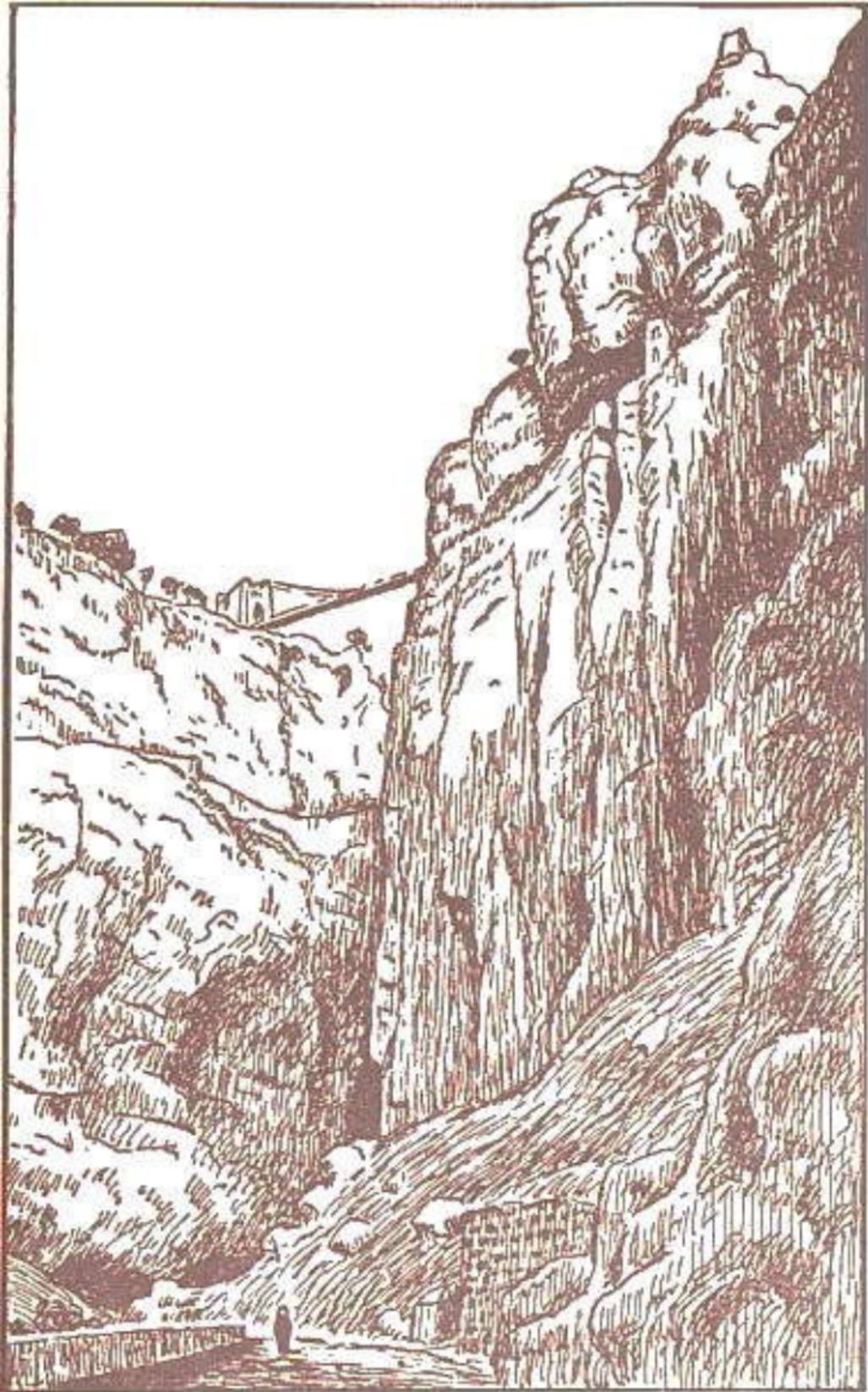
Dans son propre entourage, la méfiance et la suspicion régnaient au point qu'il ne voulut finalement accepter boissons et mets que de la main de sa mère, El Hadja Rekia, ou de son âme damnée, l'annuque nègre Merzoug qui lui préparait les innombrables tasses de café qu'il buvait, et les pipes qu'il fumait de jour comme de nuit pendant ses fréquentes insomnies.

Ajoutons à cela les inévitables rivalités entre favorites, épouses et concubines dans un harem surpeuplé avec son atmosphère de haines, de médisances et de délations, et l'on s'étonnera moins de voir les exécutions se multiplier à une époque où la vie d'un être humain ne comptait que peu.

Légende et réalité se rejoignent pour expliquer l'emploi du sac dans lequel les victimes furent enfermées avant d'être précipitées dans l'abîme des gorges.

Cela commença par la passion fatale qu'éprouva Achmed pour une très belle jeune notable constantinoise que, en l'absence de documents plus précis, nous appellerons Fatimah, alors qu'il exerçait dans son futur Beylik les fonctions de khalifat ou lieutenant sous les beys Mohamed (1818) et Braham El Rarbi (1819). Achmed jouissait à cette époque déjà d'une fâcheuse réputation d'homme emporté et violent. Aussi la jeune fille refusa-t-elle d'épouser le jeune khalifat qui fut d'ailleurs peu de temps après arrêté et incarcéré à la Kasbah.

Il s'en évada d'une façon spectaculaire : en pleine nuit, à l'aide d'une corde, il se laissa glisser dans l'abîme du côté des gorges aux abords du Kef Chekora moins surveillés à cause de la hauteur de la falaise. S'est-il juré cette nuit-là qu'il se vengerait de ceux qui l'avaient dénoncé au dey d'Alger, ainsi que de celle qui le déda-



Le Kef Chekora.

gnait, en les faisant tous exécuter un jour à cet endroit même de sa fuite nocturne. ?

Devenu bey de Constantine en 1826 à la suite d'un retour de fortune dû à d'indéniables qualités d'énergie appréciées par le dey Hussein, Achmed eut le moment propice pour reprendre ses desseins amoureux. Après avoir purement et simplement fait enlever Fatimah par ses janissaires, il lui demanda une fois encore de l'épouser. Nouveau refus. Achmed lui imposa de choisir : ou lui, ou la mort au Kef Chekora ! La belle préféra la mort dans le gouffre.

Lors de l'exécution, l'amoureux méprisé voulut de ses propres mains pousser sa victime dans le vide, mais Fatimah, au moment de perdre pied, s'agrippa si fort à son bourreau qu'il faillit être entraîné dans l'abîme.

Comme pour le marabout Sidi Mohamed exécuté sur l'ordre de Salah Bey, la légende intervient pour montrer une fois de plus la miséricorde d'Allah qui ne veut pas que l'innocence périsse : la lourde robe de velours raidie de broderies freina si bien la chute que la jeune fille atterrit sans grand dommage au pied du rocher.

Achmed, par mesure de prudence, aurait alors ordonné que ses victimes fussent dorénavant enfermées dans un sac auquel la rumeur populaire, toujours friande de détails atroces, ajoute la compagnie de serpents venimeux.

Précisons que ce mode d'exécution dans un sac était d'usage courant à Constantinople où les femmes du sérail devenues indésirables ou suspectes étaient secrètement embarquées sur un caïque pour être noyées nuitamment dans le Bosphore. Il est donc assez plausible qu'Achmed, de souche

turque par son père, ait voulu adopter pour ses exécutions une pratique spécifiquement turque.

Les exécutions elles-mêmes ne sont en tout cas nullement une invention légendaire due aux nombreux ennemis du bey. Vers 1867, l'officier interprète Charles Féraud a vu encore en place le dispositif spécialement aménagé sur le sommet du Kef Chekora pour l'exécution des condamnés qu'il décrit comme suit :

« Arrivés à cet endroit, les exécuteurs, des hommes réduits au silence par l'amputation de la langue ou muets de naissance, posaient l'une des extrémités du brancard sur un dispositif maçonné et, en soulevant l'autre, faisaient glisser le sac dans l'abîme. Quelques heures après, des aides-exécuteurs allaient recueillir le sac et son contenu dans les gorges pour procéder à l'inhumation ».

Ces exécutions n'ont pas manqué de susciter une réprobation croissante parmi la population constantinoise. C'est pourquoi l'on pourrait fort bien attribuer à Achmed, soucieux de plus de discrétion, l'aménagement d'un souterrain reliant son palais (l'actuel siège de la Division) à la Grotte des Pigeons située dans le proche voisinage du Kef Chekora, ce qui permettait d'opérer en toute clandestinité. Cette galerie, ignorée de Féraud, n'a été découverte qu'à une date récente par le service des Ponts et Chaussées. Elle a été obstruée, au fond de la grotte, par une épaisse muraille que des chercheurs de trésor ont vainement tenté de percer.

Pour la même raison peut-être Achmed, qui avait appris qu'un certain Mohamed Ben Djelloul hantait cette grotte, où l'astucieux compère se hissait avec l'aide prétendue d'un djinn secourable afin d'y boire du vin ou de rompre le

jeûne du Ramadan, fit-il appréhender le casse-cou pour lui faire trancher les poignets. Ainsi, le mépris de la loi religieuse était châtié et toute curiosité malencontreuse écartée.

La sévérité du bey sévissait aussi contre les femmes qui n'habitaient pas son palais : tout commerce illégitime, surtout avec des non-musulmans, était passible de la mort dans l'abîme.

L'on ne saurait évidemment fixer le nombre des exécutions au Kef Chekora ou à la Grotte des Piétons. Ces sinistres rochers, témoins muets de mainte sombre tragédie, garderont éternellement leurs secrets et leur mystère.

Il y en eut une pourtant, qui fit quelque bruit dans l'entourage du bey et bientôt aussi en dehors des murs de son palais. C'est celle de la trop séduisante Zohra, jeune veuve constantinoise, victime elle aussi d'un drame passionnel. Zohra eut la mauvaise fortune d'être trop ostensiblement courtisée par Hussein Turki, officier des Jannisaires d'Achmed et promu caïd Aouassi par le bey qui destinait son favori comme époux à sa fille Fatimah. Les amants imprudents furent dénoncés et une double exécution fut la conclusion de ce drame passionnel auquel cette fois la légende n'a donné aucune conclusion plus heureuse.

Les atrocités attribuées à Achmed Bey surtout par la tradition locale sont si nombreuses que la

légende doit y avoir sa part. Dans ses « Mémoires » retrouvées il y a quelques années dans une bibliothèque d'Alger, l'inculpé a essayé de se justifier en attribuant ces méfaits à l'imagination haineuse de ses nombreux ennemis, mais il reconnaît des exécutions et des sévérités « nécessaires ». Quoi qu'il en soit, le vieux proverbe « on ne prête qu'au riche » a sans doute quelque peu raison.

A l'heure actuelle les parages du Kef Chekora, où en 1912, fut percé le fameux « Boulevard de l'Abîme », sont une promenade préférée des couples amoureux. De là-haut, en particulier du belvédère à l'entrée du deuxième tunnel, le coup d'œil sur l'immense horizon de la Chaîne Numidique est merveilleux, surtout au coucher du soleil quand le ciel s'embrase de rose et de pourpre au-dessus du vaste cirque de montagnes embauchées d'ombres bleu-violettes.

La vue plongeante dans l'abîme donne des frissons de vertige propices aux gestes protecteurs et tendres.

Nos amoureux n'ont sans doute ni le temps ni l'envie d'évoquer les affres et les cris de détresse dont ces rochers ont été jadis les témoins pétrifiés et il est probable que la vie, cette toujours généreuse créatrice obéissant à la loi de l'équilibre compensateur, ait ébauché en ces lieux peut-être autant de destinées humaines nouvelles qu'ils en ont vu s'anéantir au cours des siècles du passé.



L'épopée contemporaine française

DE 1836 A NOS JOURS

LES NOUVELLES VICTOIRES DE L'HOMME SUR L'ABÏME

1) Les derniers sièges de Constantine (1836 et 1837)

« **D**IEU dirige par sa lumière ceux qu'il lui plaît » (Coran, sourate 14, vers 35) et il détourne sa face de ceux qui commettent l'injustice.

1836. Encore un siège, le vingtième ou vingt-et-unième.

Depuis six ans, les Français sont en Afrique du Nord. Ils tiennent la côte avec Alger et Bône. Achmed Bey se croit pourtant au sommet de sa puissance. Il a profité de la capitulation de son chef hiérarchique, le dey d'Alger Hussein, pour se conférer à lui-même le titre de pacha. Il vient de se faire construire un somptueux palais vraiment digne de cette promotion. Sa capitale est défendue par des murailles solides et surtout par un gouffre infranchissable. Les Français, il affecte de ne pas les redouter.

Vainement sa mère, la sage El Hadja Rekia, de souche berbère noble, lui conseille de s'entendre avec eux puisqu'ils déclarent se contenter de la suzeraineté traditionnelle exercée avant 1830 par le dey Hussein. Mais, avec une obstination farouche, le nouveau pacha prétend faire la guerre à tous ceux qui s'opposent à lui ou le menacent : à son rival, l'ex-bey

Ibrahim retranché dans la Kasbah de Bône, aux Arabes nomades du sud et à tous les mécontents exposés à sa cruauté et dont le nombre augmente de jour en jour dans son entourage même, aux Français enfin qu'il pense pouvoir rejeter à la mer.

Si tous ces projets se réalisaient, il serait le seul maître du Maghreb oriental, comme le furent jadis les rois numides et les Romains.

Mais Allah rend aveugle les présomptueux qu'il veut perdre. Le 21 novembre 1836, les Français sous les ordres du général Clauzel arrivent devant Constantine. Le déjà célèbre capitaine Youssouf commandant le premier contingent indigène de l'armée d'Afrique, le « Bataillon Turc », les accompagne pour prendre possession du Beylik de Constantine dont les Français l'ont nommé titulaire.

Arrivés au bord du gouffre, les soldats de Clauzel contemplant avec stupéfaction la capitale-repaire d'Achmed perchée sur le roc comme un nid d'aigles.

Pour prendre une forteresse aussi redoutable, Clauzel ne disposait que de moyens insuffisants. Une chute ministérielle, celle de Thiers, avait arrêté le vote des

crédits demandés, mais Clauzel n'était pas homme à reculer devant une entreprise dont la remise aurait nui à notre prestige auprès de ceux qui, par animosité contre Achmed Pacha semblaient disposés à nous seconder.

LE ciel par contre, cette année-là, était contre nous : Des pluies d'automne diluviennes avaient détrempe le sol, de sorte qu'il fut impossible de hisser les lourds canons de siège sur les pentes glissantes du Koudiat que, par surcroît, Achmed, à la tête de sa cavalerie, défendait âprement.

Comme point d'attaque il ne restait donc que la porte d'El Kantara. L'artillerie s'installe sur les versants du Mansourah et, pendant quelques jours, la grosse voix des canons se répercute dans les gorges avec un fracas étourdissant.

Mais, toujours à cause du mauvais temps, les convois de munitions et de ravitaillement n'arrivent pas. Ils ont été pillés en route par les convoyeurs eux-mêmes qui, grelottant sous la pluie glaciale et la neige, à laquelle on s'attendait si peu en Afrique, n'avaient pas résisté à la tentation de défoncer les tonneaux d'eau-de-vie destinés aux troupes assiégées. Cette grave indiscipline compromit tout :

Dans la nuit du 23 au 24, après avoir sous le feu meurtrier des défenseurs, occupé le pont d'El Kantara, les sapeurs, au milieu d'une mêlée confuse d'hommes dont plusieurs centaines furent précipités dans l'abîme, tentèrent vainement de faire sauter la porte.

Le lendemain matin, munitions et ravitaillement n'étant pas arrivés, il fallut se résoudre à la retraite. Et pourtant, dans la ville, un parti de notables hostiles à Achmed et à son lieutenant Ben

Aissa qui commandait la garnison avec une poigne de fer, envisageait de nous offrir la capitulation.

Une fois de plus, le gouffre des gorges avait pleinement joué son rôle stratégique.

Mais Achmed eut tort de croire son nid d'aigles définitivement imprenable.

En octobre de l'année suivante, les Français, devant cette fois les pluies, reviennent en force sous le commandement du gouverneur de l'Algérie en personne, le marquis de Damrémont, qu'accompagne son Altesse le prince Louis d'Orléans, le futur Duc d'Aumale.

L'armée, comme celle de Bonaparte en Egypte, comprenait aussi une commission de savants, parmi lesquels se trouvait un jeune naturaliste allemand qui, dans un reportage fort pittoresque et imagé destiné à la « Gazette d'Augsbourg » décrit comme suit ses premières impressions en arrivant au bord des gorges en face de Constantine :

« A peine les habitants eurent-ils remarqué notre arrivée sur le Mansourah, qu'un cri de guerre impétueux partit de tous les bastions. Les femmes étaient montées sur les toits des maisons et poussaient des hurlements aigus et prolongés peut-être pour exprimer leur frayeur devant nous et encourager les défenseurs de la ville. Deux drapeaux rouges d'une dimension énorme (l'un d'eux est conservé au musée militaire de la kasbah) flottaient sur les portes Bab el Djerid, et, dans le même moment, tous les villages arabes des environs furent incendiés par leurs propres habitants (sur l'ordre d'Achmed). On entendait s'élever, des tours des mosquées, la voix haute et grave du prêtre qui adressait

« le nom de Mahomet aux nuages
 « rougis par le reflet des incen-
 « dies.

« Les généraux et leurs officiers
 « d'État-Major étaient-là, debout
 « sur le bord de l'abîme, les yeux
 « attachés sur cette ville lugubre.
 « C'est la résidence du diable ! »
 « s'écria subitement le Prince de
 « la Moskova (titre du général
 « Damrémont) avec un accent de
 « surprise, interrompant ainsi le
 « silence de ses camarades. Ces
 « paroles causèrent une sorte de
 « frémissement à tous ceux qui
 « les entendirent. Je crois que les
 « témoins de cette scène ne l'ou-
 « blieront jamais. Le sifflement des
 « boulets nous arracha bientôt à
 « ces rêves ».

L'auteur note un peu plus loin
 que, malgré le danger, le général
 Damrémont (qui devait être tué
 quelques jours plus tard) resta
 plusieurs heures sur le bord du
 précipice comme plongé dans une
 profonde méditation en y perdant
 un temps précieux.

L'on connaît la suite des événe-
 ments de ce siège qui devait être
 le dernier subi par la ville du
 Rocher. Les documents de l'é-
 poque, surtout les journaux de route
 écrits par des militaires du corps
 expéditionnaire, abondent. L'édi-
 teur parisien Corréard en a réuni
 un certain nombre dans un ou-
 vrage publié dès 1838 (« Recueil
 de documents sur l'expédition et
 la prise de Constantine par les
 Français en 1837 »).

Achmed, afin d'empêcher la dé-
 fection des tribus hostiles, tenait
 de nouveau les environs de la vil-
 le avec sa cavalerie, pendant que
 son lieutenant, le kabyle Ben Ais-
 sa, commandait la défense à l'in-
 térieur de la place.

Ce fût, selon le mot d'un autre
 témoin oculaire, « un combat de
 géants autour de murs cyclopé-
 ens ! »

De part et d'autre, l'on rivalisa
 de témérité et de bravoure cheva-
 leresque. Sommé de se rendre, Ben
 Aissa répondit fièrement : « Si
 vous manquez de poudre, nous
 vous en donnerons, si vous man-
 quiez de biscuit, nous partagerons
 le nôtre avec vous, mais aucun
 Français ne franchira nos murs
 tant que nous serons vivants ! »

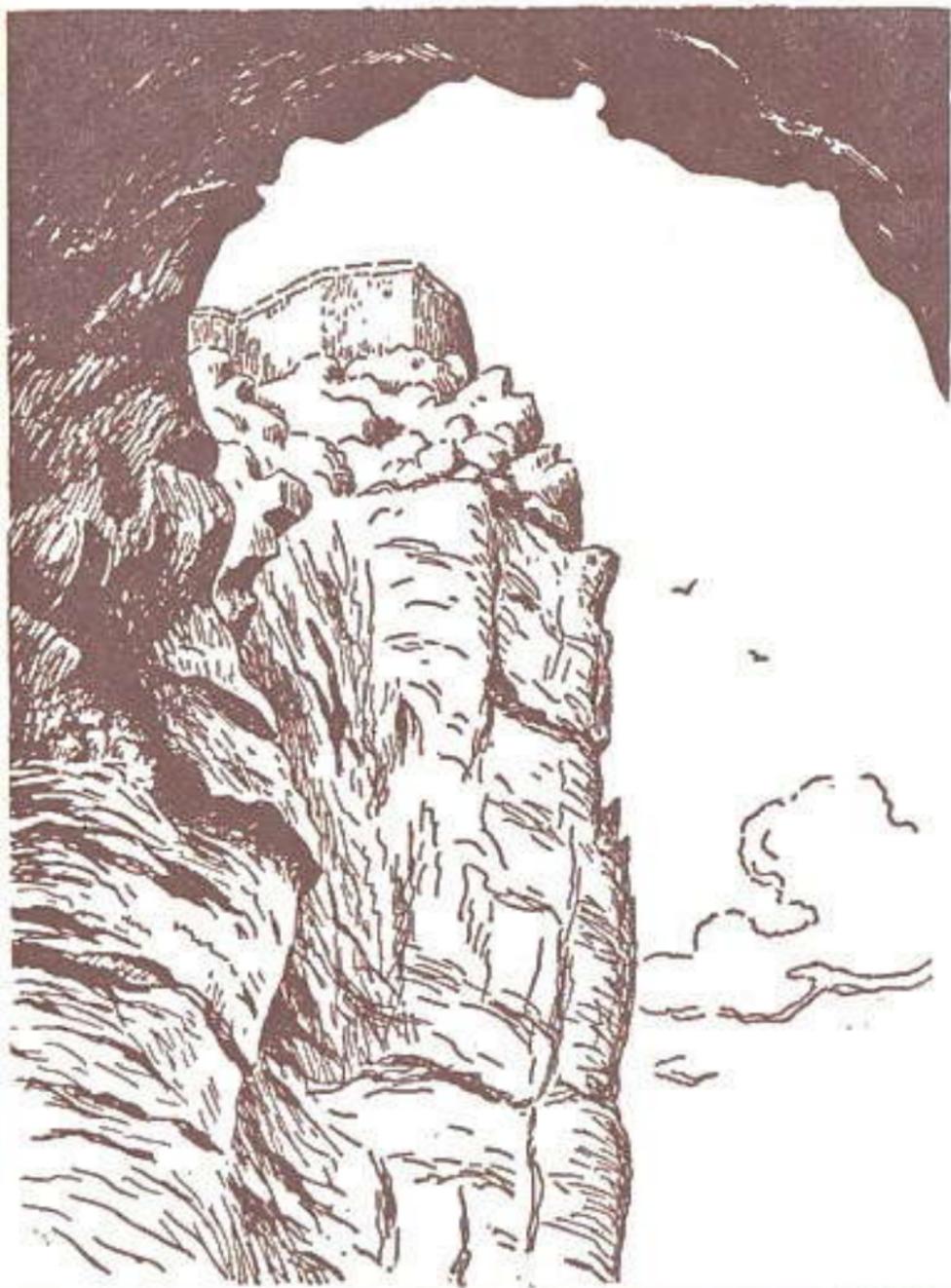
« Ce sont des gens de cœur,
 répondit Damrémont, nous au-
 rons donc d'autant plus de mérite
 à les vaincre ».

L'on sait que le vaillant chef de
 l'expédition fut tué le 12 octobre,
 la veille même de l'assaut, en ins-
 pectant la brèche déjà pratiquée
 par l'artillerie dans le mur de la
 place (le monument du carrefour
 de la Pyramide marque l'endroit
 où Damrémont expira.)

Le lendemain, 13 octobre, les
 zouaves sur les pas du colonel La-
 morticère, prirent la ville d'assaut
 par cette même brèche et occu-
 pèrent la kasbah.

Pendant que se déroulait cette
 action décisive, les gorges furent
 le théâtre d'un exploit que jamais
 aucun conquérant n'avait osé ten-
 ter : partant de l'arc naturel dans
 les gorges en contre-bas de la kas-
 bah, un détachement volontaire
 de 15 sapeurs et voltigeurs de l'E-
 tat-Major du général Trézel grim-
 pa par l'ancien sentier préhisto-
 rique rasant l'abîme jusqu'à la
 Grotte des Pigeons à dessein de
 prendre la kasbah à revers. Mais
 la progression sur cette voie d'ac-
 cès par endroit presque nivelée et
 où il fallait ramper sur des ébou-
 lis avec l'abîme béant sous les
 yeux, fut si lente que le détache-
 ment, quand il parvint à la kas-
 bah, la trouva déjà occupée par les
 contingents venus de la Brèche.

Et c'est avec cet exploit, mili-
 tairement inutile mais exception-
 nel au point de vue sportif, que
 se termine le rôle stratégique que
 les gorges du Rhumel avaient joué
 au cours de tant de siècles.



Sortie des Gorges

L'ère de paix et d'action constructive

DES régions centrales de ce vieux Maghreb divisé et éprouvé par plus d'un millénaire de luttes, la France fit une entité géographique nouvelle : l'Algérie.

A l'ombre des ruines romaines la latinité y sommeillait encore. Dans quelques villes les citernes antiques étaient restées en usage et, dans la région de Tébessa, les monnaies romaines avaient encore cours.

Réveillés du cauchemar de la tyrannie de leur dernier bey, les Constantinois purent bientôt mesurer la différence entre la décadence et la stagnation généralisée du régime turc et l'ère nouvelle qui s'ouvrait pour eux.

Fait historique capital : l'Afrique orientalisée rentrait de nouveau dans la zone d'influence de la civilisation européenne et allait bénéficier — tout en voyant sa personnalité musulmane respectée — d'un courant d'échanges actifs et fructueux.

Tout comme à l'époque de forte affluence militaire que nous vivons aujourd'hui, de nombreux Français découvrirent l'Algérie et furent émerveillés par son étrangeté pittoresque. Les esprits romantiques vinrent s'y inspirer d'un orientalisme des plus authentiques.

En même temps, comme à l'époque de Rome, des bâtisses nouvelles sortirent partout de terre. A Constantine par exemple, l'on posa dès 1839 la première pierre d'un hôpital. De nombreux ports étaient créés (Philippeville) ou aménagés. La mise en valeur du pays progressa, lentement — non sans d'inévitables tâtonnements et maladresses — mais sûrement et efficacement.

De grandes ressources nouvelles furent créées, comme la vigne, les mines, le tourisme.

Avec ce dernier, les Gorges du Rhumel vont à leur tour se réveiller d'un long sommeil et leurs grandes voûtes, tout en retentissant à nouveau de l'activité des maçons œuvrant sur les bords du gouffre pour y aménager de nouveaux quartiers (El-Kantara), répercutèrent des échos tout nouveaux : les exclamations émerveillées des premiers touristes.

POUR les premiers visiteurs de marque comme A. Dumas, qui, un beau jour d'automne de 1845 arriva par la route de Philippeville en compagnie des peintres Boulanger et Giraud, la ville du Rocher fut une révélation sensationnelle :

« Nous jetâmes un cri universel d'admiration, presque de terreur. — Au fond d'une gorge sombre, sur la crête d'une montagne baignant dans les derniers reflets rougeâtres d'un soleil couchant, apparaissait une ville fantastique, quelque chose comme l'île volante de Gulliver — » (citation du roman algérien de Dumas « Le Véloce », 1847).

La visite des gorges était alors encore pénible parce qu'il fallait emprunter le lit même du Rhumel. En 1858, G. Flaubert, dont la prodigieuse imagination élaborait alors la trame de « Salamambo », s'y risqua pourtant à cheval. Dans ce décor hallucinant, il se plut à évoquer les ombres du roi Syphax, de la reine Sophonisbe, de Jugurtha.

« La seule chose importante que j'ai vue jusqu'à présent — dit-il dans « Correspondance », le 25 avril 1858 — c'est Constantine, le pays de Jugurtha.

« Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville. C'est une chose formidable et qui donne le vertige. Je me suis promené au-dessus, à pied, et dedans, à cheval. Des gyaçètes tournoyaient dans le ciel — ».

Et des milliers d'autres visiteurs affluèrent : militaires en garnison, poètes comme Pierre Louys (qui composa à Constantine une partie de ses fameuses « Chansons de Bilitis »), musiciens comme Saint-Saëns, (l'on montrait à l'Hôtel Cirta avec fierté le piano où l'illustre maître a improvisé des réveries au retour de ses promenades), archéologues, géographes, ou simples touristes anonymes de presque tous les pays du monde.

Tous éprouvèrent dans ces gorges

le même émerveillement, le même enthousiasme que d'innombrables lettres et cartes postales illustrées allaient signaler aux parents et amis désireux de le partager un jour.

Inutile de souligner que le commerce local en profita largement. Le touriste enthousiaste est généreux pour les guides et marchands de souvenirs.

Cette affluence rendait indispensable l'aménagement d'une voie d'accès à l'intérieur des gorges. Très coûteux mais assez confortable, ce « Chemin des touristes », œuvre de l'ingénieur Ré-mès, fut inauguré en 1907. Il était en réfection à la veille des événements de 1954. Espérons qu'il soit bientôt rouvert aux visiteurs.

L'AMÉNAGEMENT HYDRAULIQUE DES GORGES

Plus urgent encore avait été le problème du ravitaillement de la ville en eau.

En 1856, après l'échec des expériences avec le fameux gyroscope de l'ingénieur Gautherot (voir E. Mercier « Histoire de Constantine ») il fut un moment question de puiser dans le Rhumel de l'eau (non potable) à l'aide d'une machine élévatoire installée près de la mosquée de Sidi Rached. L'on préféra aménager l'adduction de l'eau de Sidi Mabrouk, de Fesgula et surtout du Djebel Ouache (création des lacs-réservoirs) dont les conduites aboutirent à l'antique siphon restauré au-dessous du pont d'El Kantara. Mais l'extension des quartiers extérieurs dépassant bientôt le périmètre de l'ancienne ville romaine imposa de nouveaux travaux d'adduction.

Au siècle suivant, les eaux du Rhumel furent aménagées en vue de la production d'énergie hydroélectrique par la construction d'un barrage en aval de Sidi Rached. De là, elles sont amenées par un tunnel foré en diagonale par toute la largeur du Rocher dans un deuxième réservoir à la sortie des gorges d'où un tuyau la dirige jusqu'à l'usine hydroélectrique à quelques centaines de mètres du pont des Chutes.

Le forage de ce canal nécessita des calculs d'orientation assez délicats qui furent cependant si bien établis que l'erreur de déviation sur plus d'un kilomètre de parcours fut inférieure à un mètre.

L'usine permettait de produire 1.700.000 kwh pour l'éclairage et 700.000 de force motrice. Du té-

nébreux abîme des gorges, le génie de l'homme moderne tirait lumière et puissance !

Mais le bon vieux Rhumel ne s'est pas prêté à cet empiètement avec autant de bonne grâce que l'on aurait pu l'espérer : Son élan était brisé et, sauf en temps de grande crue, ses eaux ne passent plus au-dessus du barrage, de sorte que la cascade près du Pont des Chutes est, en temps normal, uniquement alimentée par les sources à l'intérieur des gorges. Sans doute, cette sorte de mors imposé à sa fougue, évitera à l'avenir les crues désastreuses comme celle de 1898 qui — ainsi que l'atteste l'inscription près du Pont du Diable — emplît les gorges jusqu'au quart ou même au tiers ; mais le réservoir en aval du barrage

s'ensable et les eaux, croupissant plus que jamais, répandent en été des odeurs nauséabondes et ne nettoient plus les gorges qu'en période de crue assez forte des immondices qu'on y jette depuis toujours. Enfin — conséquence heureusement encore lointaine — ce Rhumel de plus en plus obstrué pourrait un jour reprendre son cours primitif (voir chap. 1) en se détournant au Polygone vers le Nord à la suite d'une nouvelle capture amorcée déjà dans la direction de son lit primitif.

Adieu alors lumière et force motrice ! Mais jusque-là beaucoup d'eau passera encore sous les ponts de Constantine et l'on disposera de sources d'énergie autrement puissantes que celles que nous fournit aujourd'hui le bon vieux Rhumel.



L'HISTOIRE DES PONTS MODERNES

CONSTANTINE, sans ses nombreux ponts enjambant l'abîme, est une chose que l'on n'imagine que difficilement.

Sans compter l'arc naturel très décoratif mais pratiquement inutilisable, ils sont au nombre de six. Leurs silhouettes familières font si intimement partie du panorama de la cité d'aujourd'hui que rares sont les cartes postales où l'un ou l'autre de ces ponts ne figurerait pas.

La chanson même s'en est emparé : « A Constantine, sur le pont suspendu... »

Et pourtant, de 1304 à 1792, c'est à dire durant près de cinq siècles, aucune artère carrossable ne franchissait les gorges. Les guerres interminables et les nombreux sièges subis par la cité du Rocher avalent eu raison des trois ou quatre ponts construits pourtant par les architectes romains en solides pierres de taille.

DURANT le Moyen Age maghrébin, le réseau des belles routes stratégiques de l'époque de Rome s'était d'ailleurs lui aussi progressivement dégradé parce l'on ne songeait guère à l'entretenir. Selon M. Despois, professeur de géographie nord-africaine à la Faculté d'Alger (et maintenant de Paris), la circulation sur roues serait même devenue pratiquement inexistante dans tout le pays. A titre de preuve il cite l'état des rues ou plutôt des ruelles du vieux Constantine, trop étroites, raides et coupés en plusieurs endroits d'escaliers, qui, effectivement, ne devaient guère se prêter à la circulation des voi-

tures mais seulement au portage à dos d'animal.

Salah Bey avait, comme nous avons vu, fait restaurer le pont d'El Kantara en 1792. Œuvre utile, certes, bien qu'elle ne portât pas bonheur à Salah lui-même. Mais elle manquait de solidité et ne pouvait supporter le trafic de plus en plus dense provoqué par l'essor de la cité après 1837 ainsi que par la construction des nouveaux quartiers de la rive droite.

Aussi, ce qui devait arriver, survint le 18 mars 1857 à 7 heures et demie du matin :

CE jour-là, un contingent d'infanterie passa sur le pont, suivi d'une ordonnance chevauchant la monture de l'officier de service. Les hommes allaient atteindre la rive droite, lorsque soudain le cheval, au moment de s'engager à son tour sur le tablier, refusa d'avancer.

L'instinct affiné de l'animal était-il alerté par des bruits suspects avant-coureurs imperceptibles aux hommes ? L'ordonnance mit pied à terre et prit le cheval par la bride. Mais celui-ci n'en refusa pas moins obstinément d'avancer. A peine le dernier fantassin eut-il franchi le pont, que ce dernier s'écroura sur une longueur de 21 mètres avec un fracas épouvantable dans l'abîme, entraînant également dans la chute le siphon adducteur des eaux du Djebel Ouaché.

Il fallut donc songer à réparer au plus vite cette voie essentielle à la circulation, ainsi que le siphon rompu.

La solidité de ce qui restait du pont n'inspirant plus confiance, l'on décida de faire place nette à coups de canon.

Le 29 mars 1857 fut pour les Constantinnois, qui se rendirent en foule aux gorges, un jour de grand spectacle. Sur la voûte en aval du pont deux pièces d'artillerie étaient mises en batterie, prêtes à ouvrir le feu. A douze heures précises, une première, puis une deuxième décharge ne firent que peu de dégâts, à peine quelques lézardes.

Les vieux moëllons romains avaient la vie dure. Ce n'est qu'au quarantième coup que les restes du tablier avec le haut des piles s'écroula enfin dans l'abîme au milieu d'un énorme nuage de poussière. La foule poussa une grande clameur, pendant que femmes et filles s'affolaient des nombreux rats et autres bestioles détalant à toute vitesse dans toutes les directions.

Pour une fois, ces gorges, décor de tant de scènes tragiques au cours des siècles, avaient fourni aux Constantinnois un divertissement de choix et tout à fait inédit.

Pour plus de sûreté, le tablier de l'ancien pont fut remplacé par une arche unique en fer d'une portée de 56 mètres qui culminait à 120 mètres au dessus du Rhumel. Au milieu figuraient des deux côtés des écussons avec le millésime 1864 et l'N napoléonien en l'honneur de l'Empereur que l'on tenait à honorer et remercier pour l'encouragement et l'aide matérielle qu'il apportait aux grands projets d'urbanisme en voie d'exécution.

LORSQUE Napoléon III en personne passa le pont en landeau découvert lors de sa visite à Constantine le 29 mai 1864, il lança un coup d'œil admiratif dans

les gorges, tout en répondant avec une grande affabilité aux vivats enthousiastes de la foule jallonnant son parcours.

L'inauguration de l'œuvre ne put cependant avoir lieu qu'en 1867. Ce fut malheureusement aussi l'année des sauterelles et de la sécheresse totale. Celle-ci mit les gorges presque complètement à sec et provoqua une famine terriblement meurtrière dans toute l'Algérie. A Constantine, pendant longtemps, les gorges restèrent nettes de toute charogne et de nombreux affamés y péchaient tout ce qui pouvait sembler tant soit peu comestible.

Quant au nouveau pont, que l'on croyait à l'abri de toute nouvelle catastrophe, il devait encore faire parler de lui : Deux ans plus tard, alors que l'on construisait la gare actuelle sur les vestiges de l'amphithéâtre romain, un rouleau compresseur défonça à nouveau le tablier du pont et tomba avec son attelage dans l'abîme.

ENFIN, en 1952, la balustrade côté amont s'écroula en partie dans les gorges où les morceaux de fonte firent plusieurs victimes, entre autre un brave pêcheur à la ligne qui avait eu la malencontreuse idée d'aller ce jour-là taquiner le goujon du Rhumel (car il y en a !) juste au-dessous du pont.

La municipalité profita de l'accident pour non seulement rétablir la rampe en plus solide, mais élargir aussi le tablier afin de l'adapter à un trafic de plus en plus intense.

Comme aux temps de la Cirta romaine, ce problème de la circulation ne se posait pas seulement pour les artères aboutissant à El Kantara.

A Sidi Rached, le pont du Diable qui avait été construit vers 1850, se révélait également très insuffisant au passage des véhicules. Cette fois l'on n'hésita pas à faire aussi grand et aussi résistant que possible. Mais il fallait en outre respecter dans la mesure du possible le pittoresque décor du Vieux Constantine avec la vénérable petite mosquée de Sidi Rached, les maisons peintes en bleu-ciel (la couleur des djennouh bénéfiques) du vieux quartier indigène avec leurs nids de cigognes. Le pont contourna ou plutôt encadra donc tout cela d'une gigantesque courbe de 447 mètres de long comprenant de nombreuses arches dont celle du centre, d'une portée de 70 mètres, culmine à une centaine de mètres au-dessus du Rhumel.

Les architectes romains qui n'avaient atteint à cet endroit que 22,50 mètres d'envergure avec 60 de hauteur étaient largement battus. Quant aux propriétaires des vieilles maisons arabes exposées à la curiosité des promeneurs flânant sur les arches aériennes, ils abritèrent leurs courettes derrière des écrans de clayonnages.

En même temps qu'à Sidi Rached, nos ingénieurs des Ponts et Chaussées poussaient activement l'achèvement d'une construction moins massive mais plus hardie et plus aérienne encore, le pont suspendu de Sidi M'cid.

Ce fut très spectaculaire. De nombreux Constantinois allaient admirer avec des frissons de vertige les ouvriers spécialistes qui, après avoir tendu les grands câbles porteurs, se trouvaient perchés au dessus de 175 mètres d'abîme pour ajuster une à une les pièces métalliques de la superstructure, jusqu'au jour où les deux moitiés du tablier purent se joindre au milieu.

A CHEVES simultanément, les deux ponts furent solennellement inaugurés le 19 avril 1912. Ce fut la fête de la plus belle victoire que le génie de l'homme eût remportée sur l'abîme des gorges. Désormais, celui-ci, malgré sa profondeur vertigineuse — l'on pourrait aisément caser la flèche de la cathédrale de Strasbourg (147 m.) sous le tablier de Sidi M'cid — n'oppose plus aucune entrave à la circulation. En outre, du haut des ponts, le visiteur peut sonder sans efforts — sinon sans vertige — le mystère des abîmes et méditer sur un long passé durant lequel aucun pont ne permettait de passer d'une rive à l'autre parce que l'on préférait la sécurité du fossé défensif au confort des communications.

Sur les piles des deux ponts, des plaques commémoratives avaient été apposées, mentionnant le mérite des ingénieurs et ouvriers constructeurs et les nombreuses personnalités officielles qui procédèrent à l'inauguration.

Mentionnons encore « le Pont des Chutes » (1928) — d'où l'on peut à loisir admirer, d'un côté la grande cascade, et de l'autre, la plus belle vue sur les gorges, surtout quand le soleil couchant transfigure l'arc naturel et la falaise du Kef Chekora de ses reflets d'or — et, pour terminer cette longue histoire des ponts, la passerelle suspendue de Perrégaux à côté de la Médersa. Malgré ses proportions plus modestes, cette construction quelque peu oscillante sous le pas des piétons, permet de beaux coups d'œil sur la partie centrale des gorges et les vestiges romains (pont et aqueduc) ainsi que le hammam de Salah Bey au fond du ravin.

L'AMENAGEMENT architectural des gorges comporte encore d'autres réalisations comme la conduite d'eau remplaçant l'an-

cienne séguia romaine et turque par une galerie et un réservoir de 4 mètres de hauteur sur 3 de large et 80 de long — véritable « travail de romain » — creusée à grands frais dans la falaise de la rive gauche, aux abords de l'arc naturel.

Il faut mentionner aussi le fameux « Boulevard de l'Abîme » commencé en 1912, l'année même de l'achèvement du pont de Sidi M'Cid, où il aboutit après avoir longé le grandiose cirque rocheux à la sortie des gorges.

Le Monument aux Morts de 1914-18, réplique de l'arc de triomphe de Trajan à Timgad, vint symboliquement couronner le rocher en face de la Casbah.

La Victoire géante, qui déploie largement ses ailes sur le faite de l'édifice, semble évoquer non seulement les triomphes de nos armées mais aussi ceux que nos ingénieurs bâtisseurs remportèrent sur l'abîme.

Le monument abrite quatre niches ornées des bustes des grands chefs militaires ou politiques de l'époque. La quatrième est encore vide : La belle jeunesse de l'antique cité du Rocher est peut-être moins portée à la méditation que les générations qui l'ont précédée ; mais cette niche restée vide dans ce monument des gloires contemporaines à l'entrée des gorges devrait quand même faire rêver nos chers jeunes, espoir de notre avenir.



LE MALÉFICE DES GORGES

AU chapitre V, (p. 23) il a été question déjà des rapports des gorges avec la magie noire dont Constantine semble avoir été jadis — comme peut être encore aujourd'hui — un foyer d'une certaine importance.

Malgré toutes les belles réalisations architecturales modernes en vue de vaincre les profondeurs du gouffre, ce dernier n'a rien perdu de sa dangereuse puissance d'attraction sur les âmes déprimées par les coups durs de la vie.

Si les ponts nombreux et confortables facilitent la circulation, ils fournissent aussi aux candidats au suicide — en moyenne deux à trois par an — des points de départ aisés et sûrs pour le grand voyage d'où l'on ne veut pas revenir.

Il y a bien des documents humains à glaner entre les lignes des rapports de police dont la concision administrative ignore les nuances et les curiosités psychologiques. Il faut y suppléer avec une imagination avertie des problèmes psychiques, car les pitoyables épaves emportent le plus souvent jalousement leur secret dans l'abîme.

Les suicidés du Rhumel, victimes de ce que l'on peut appeler « le maléfice des gorges », peuvent être groupés en plusieurs catégories :

Les individus sujets à des crises de folie déclarée ou affligés de débilité mentale sont particulièrement sensibles à ce maléfice.

Les dissensions familiales avec les dépressions nerveuses qui en résultent y prédisposent plus spécialement des jeunes filles en mal de puberté ou que l'on veut marier contre leur gré (c'est, semble-t-il, le cas de la dernière en date de ces jeunes suicidées, morte le 7-4-1957) ainsi que les épouses délaissées moralement ou matériellement.

Il y a aussi le long et pitoyable cortège des jeunes amoureux déçus et désespérés, comme si la vie ne se chargeait pas de guérir les blessures du cœur, peut-être moins vite, mais tout aussi sûrement que la nature cicatrise celles du corps ! Les victimes de ces drames passionnels sont plus nombreuses parmi les Européens que parmi les Africains musulmans dont la vie sentimentale est en général moins compliquée et plus étroitement régie par la rigidité des principes coraniques.

En ce qui concerne les Européens, une place à part revient aux déracinés nostalgiques que le « mal du pays » rend réfractaires au milieu africain comme c'est le cas pour certains jeunes fonctionnaires ou de militaires en garnison. Ainsi, en septembre 1939, l'abîme sous les ponts de Constantine tenta la détresse de mobilisés métropolitains sachant leurs êtres chers menacés de toutes les horreurs de la « guerre totale ». Les « rappelés en Algérie » de l'époque présente font preuve de plus de sang-froid et les gorges, dont ils prennent de nombreuses photos du haut des ponts, les intéressent exclusivement au point de vue touristique.

Parmi les trépassés des gorges, il y a enfin les victimes d'actions criminelles. La sauvagerie du décor dantesque d'où, pour certains sujets mal équilibrés, se dégagent des envies et des hantises morbides, semble avoir été en certains cas un indéniable facteur de criminalité.

A l'appui de cette thèse l'on peut citer deux affaires de meurtre récentes dont la « Dépêche de Constantine » a donné les détails.

Le premier cas remonte à 1954 : Dans une maison au bord des gorges près de la mosquée de Sidi Rached habite un brave homme de tanneur dont la fillette — appelons-la Zohra — avait suscité les mauvais désirs d'un voisin, un jeune dévoyé que nous appelons Omar. L'enquête judiciaire établit qu'il s'agissait d'un sujet atteint de débilité mentale. Ce qui est certain, c'est que la sauvagerie du site et le voisinage immédiat de l'abîme n'étaient guère propices au jeune malade qui passait de longues heures à

contempler le fond du gouffre, ou bien à guetter la petite Zohra par dessus le mur de la courette d'à côté. Un jour, profitant de l'absence du père de sa voisine, Omar enjamba la clôture et, comme Zohra lui résista, il l'étrangla. Le gouffre béait, tout proche. Le meurtrier y précipita sa victime, et ce n'est qu'après de longues recherches qu'on la repêcha dans les eaux boueuses du Rhumel.

Dans le deuxième cas, plus récent encore, il s'agit d'un pauvre hère que l'on connaissait bien dans le quartier du Bardo et de l'Avenue de Sétif parce qu'il effrayait les ménagères par les vociférations qu'il poussait en passant sous leurs fenêtres pour solliciter l'aumône. Un jour, on repêcha son corps dans le Rhumel également non loin du Pont du Diable. La police avait de bonnes raisons de supposer qu'une main criminelle le poussa par-dessus le parapet de ce pont qui doit son nom à la sauvagerie dantesque et, pour certains sujets, indubitablement maléfique du lieu.

L'HISTOIRE D'ALI, « L'OGRE DES GORGES ».

Les faits dont cette histoire s'inspire ont été recueillis auprès d'une ancienne Constantinoise qui, des fenêtres de son appartement meublé à l'indigène avec un goût raffiné, jouissait d'une vue magnifique sur le Rocher avec la mosquée de Sidi-Rached et l'entrée des gorges. La dame en question s'intéressait beaucoup à l'histoire et au folklore local et savait bien des choses qu'elle tenait en partie de sa fidèle vieille Fathma fort experte en histoires de tout genre que lui avait contées un très très vieux grand-père.

Les méfaits d'Ali, « l'ogre des gorges », remontent à l'épo-

que turque sous les derniers beys de Constantine.

Par son aspect déjà, Ali inspirait une répulsion insurmontable. Il était borgne, chassieux, et son nez avait été ravagé par une mauvaise tumeur. Cette disgrâce fut peut-être la cause première et déterminante de sa sauvagerie meurtrière. Par ailleurs, il était grand, d'une carrure impressionnante, et solide comme un roc. Sa profession avouée était la mendicité ; mais quand il ne mendiait pas à la porte des mosquées, Ali rôdait presque toujours dans ou autour des gorges qu'il connaissait mieux que personne.

Il s'y sentait chez lui. On le voyait parfois perché sur des rocs que l'on eût cru accessibles aux seuls vautours. Ignorant le vertige, il éprouvait là une ivresse sauvage qui comblait jusqu'aux derniers recoins de son âme ténébreuse. Longuement, il se plaisait à épier les profondeurs sonores de l'abîme et à humer les relents de proie qui s'en exhalaient.

Un ancien souterrain non loin du Pont du Diable lui servait de gîte et de cachette où il entassait son butin. Car Ali était aussi un voleur des mieux entraînés qui, à l'occasion, n'éprouvait pas le moindre scrupule d'égorger ou d'étrangler ceux qui lui résistaient. Quant aux femmes qui détournaient les yeux de sa laideur avec effroi, elles lui inspiraient une envie morbide, maniaque et jamais apaisée, malgré les satisfactions fréquentes qu'il tirait d'elles de gré et surtout de force chaque fois qu'une de ces malheureuses tombait entre ses mains d'étrangleur.

Son repaire recelait des richesses dignes de l'antre d'Ali Baba : bracelets, bagues, boucles d'oreilles, vêtements brodés, monnaies d'or trouvées dans les ruines ou dans les tombes romaines et qu'il serrait dans un coffre avec un nombre appréciable de bourses pleines d'argent dérobées avec une habileté incroyable aux visiteurs de la grande mosquée auxquels il tendait la main en psalmodiant d'une voix chevrotante les litanies de Sidi Abd El Kader, le patron des mesquines.

Mais l'antre d'Ali abritait encore d'autres trophées dont la contemplation le plongeait dans une délectation macabre : c'étaient les cadavres de suicidés plus ou moins momifiés qu'il avait ramassés au fond des gorges et dont il tapissait les parois de sa demeure. Mais certains d'entre eux étaient ses propres victimes. Il y en avait

de toutes conditions : jeunes, vieux, anciens et récents, des hommes, des jeunes femmes et même de vieilles édentées, hideuses à voir déjà de leur vivant.

Les nombreux loisirs, Ali les passait à guetter les abords des gorges avec l'œil avide des vautours nichant comme lui dans les recoins de l'abîme. Dès qu'il avait repéré une silhouette humaine qui s'attardait à couper un peu d'herbe ou à rechercher une chèvre égarée, il se glissait avec l'adresse d'une panthère jusqu'à sa proie, la poussait dans le gouffre, ou bien, s'il y avait lutte, il l'étranglait et l'emportait dans sa tanière. Malheur à elle si la proie était une femme ; supplications et larmes, loin d'apitoyer le cœur de pierre de l'ogre, stimulaient encore ses ardeurs.

Un jour, Ali aperçut une fillette qui cueillait paisiblement des fleurs au bord de l'abîme en chantonnant de sa petite voix douce et fraîche comme une source dans un matin de printemps. La petite avait la chevelure toute blonde et elle frisait comme la toison de l'agneau nouveau-né.

Ali trouva tout cela si ravissant qu'il en oublia pour une fois ses instincts dépravés.

Soudain, la fillette vit surgir de l'abîme la hideuse figure de l'ogre. Elle ne poussa pourtant pas le cri de frayeur horrifiée que ce dernier attendait, mais elle le regarda, très étonnée seulement, de ses grands yeux limpides comme le ciel bleu. Les mains d'Ali, au lieu de se nouer autour du cou de l'enfant, se mirent à trembler.

— Comment t'appelles-tu, belle enfant ? questionna-t-il d'une voix mal assurée.

— Aziza, dit la petite, après quoi elle se remit à cueillir des fleurs.

— C'est un très joli nom... et qui veut dire « la chérie » balbutia Ali tout étonné de se sentir sans volonté et sans force devant cette fillette qui ne semblait pas voir sa laideur, veux-tu venir avec moi dans mon logis ? Il y a là-bas des fleurs bien plus belles que celles-ci et je t'y ferai voir de bien jolies choses.

La fillette regarda l'ogre de ses grands yeux où une vive curiosité s'éveillait.

— Quelles jolies choses ?

— Des bracelets d'argent, des bagues avec des pierres brillantes rouges, bleues et vertes, car je suis riche, tu verras... et j'ai aussi beaucoup de belles poupées dans mon logis.

— Des poupées ! s'écria la fillette en battant des mains, oh, je veux bien ! Et Ali, l'âme agitée de toutes sortes de pensées étranges et contradictoires, prit la petite dans ses robustes bras et l'emporta dans sa tanière.

En y pénétrant, Aziza, pétrifiée de stupéfaction devant les « poupées » momifiées tapissant les murs, ne vit pas le rictus de joie mauvaise avec laquelle Ali se retourna vers elle après avoir solidement barricadé son antre avec des poutres calées dans l'entrée.

— Et si je t'étranglais maintenant comme j'ai étranglé un bon nombre de ceux qui sont là ! Vois-tu, comme cela, et il approcha ses mains du cou de la fillette.

Aziza regarda son ravisseur avec de grands yeux effrayés et qui n'arrivaient pas à comprendre. D'un geste brutal, Ali la poussa sur son grabat.

— Non, tu ne peux pas me tuer, dit alors Aziza d'une voix très calme et confiante, parce qu'Allah qui

te voit, te punirait et te mettrait en enfer.

Ali hésita. Tant de candeur le stupéfiait. Il lui arrivait encore, certains jours, de faire la prière quand la voix du mouéddine de la mosquée de Sidi Rached éveillait l'écho des gorges. Un frisson de crainte parcourut son âme scélérate.

— Ah, tu crois qu'Allah... me voit... et qu'il pourrait m'envoyer en enfer ?... Après tout, tu as peut-être raison, petite ! Soit, ne pleure pas, je veux bien ne pas te tuer, mais à une condition : tu resteras avec moi, toujours, et tu seras ma petite épouse.

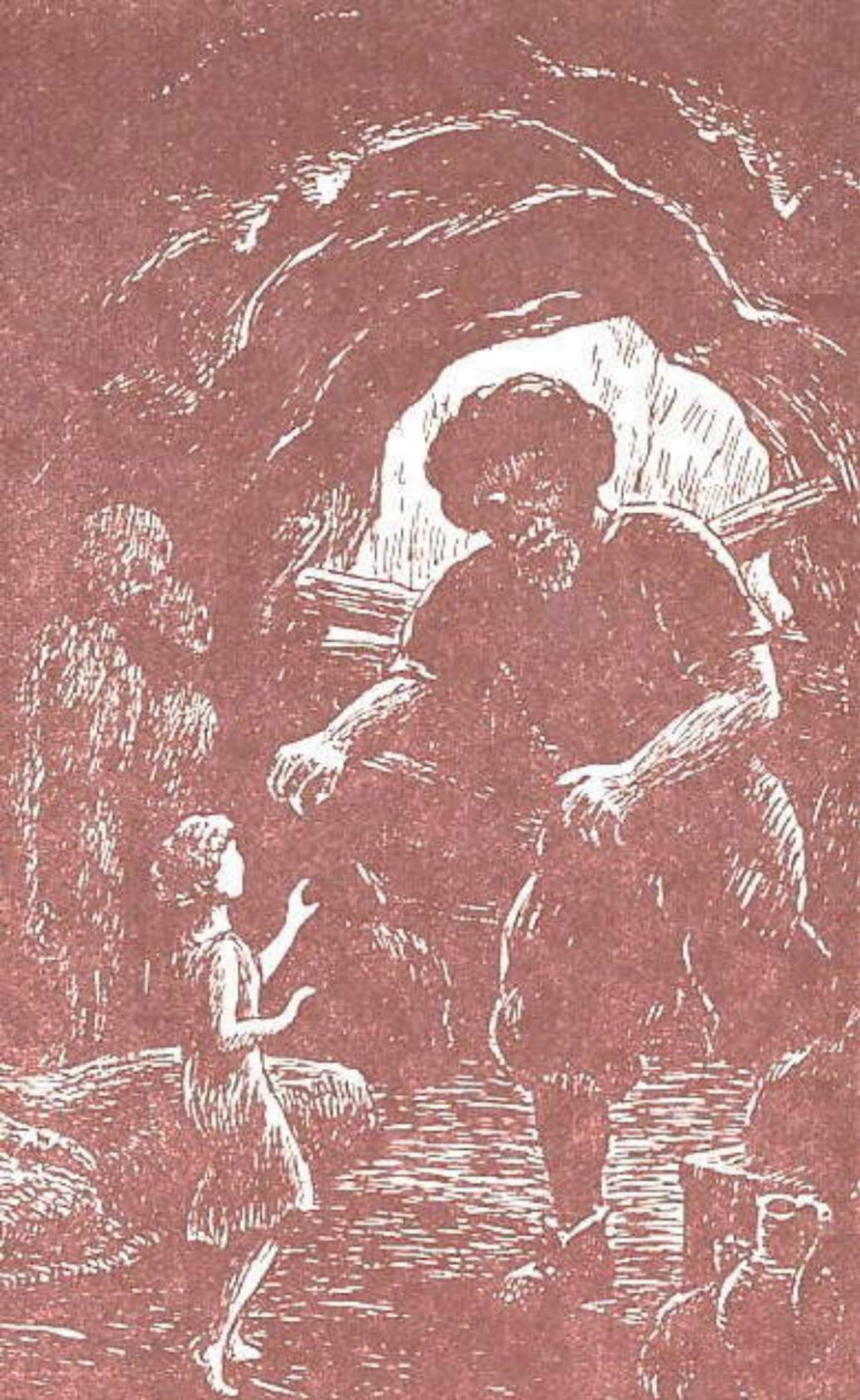
Aziza, en avalant ses larmes, acquiesça d'un mouvement de tête.

A partir de ce jour, une vie nouvelle commença pour « l'Ogre des gorges ».

Sa petite épouse se montra obéissante et docile en tout. Cependant, craignant qu'Aziza ne s'échappât en profitant de ses absences, il ne la quittait jamais sans proférer de terribles menaces et, de l'extérieur, il barricadait solidement son repaire.

Aziza passait son temps à préparer les repas. Ou bien elle se parait des bracelets et des bagues accumulées dans un grand sac. Puis elle se drapait dans de riches haïks sans s'inquiéter de la provenance des taches brunes qu'elle y découvrait parfois. Elle s'habitua peu à peu aux horribles « poupées » grimaçant aux murs. Elle leur donna des noms et il lui arrivait de leur parler comme à des personnes vivantes. L'idée de s'évader hantait pourtant de plus en plus souvent son esprit, mais en imaginant la colère de son redoutable seigneur et maître, elle se sentait glacée de peur.

Cependant, un jour — on fêtait la fin du Ramadan et Ali



H. MARION

était parti de bon matin mendier à la porte de la grande mosquée — les gorges se firent toutes sombres et soudain un terrible fracas se répercuta dans les rochers. La lueur d'éclairs de plus en plus fréquents emplît la caverne. Tout à coup, les eaux du Rhumel se mirent à gronder, à monter, monter toujours plus haut. De gros blocs de rochers et des troncs d'arbres s'entrechoquaient avec des bruits angoissants et toujours plus proches, tandis que les éclairs éblouirent Aziza jusque dans le fond de la caverne où elle s'était réfugiée. Soudain l'eau jaillit au-dessus du seuil et un énorme tronç d'arbre défonça les poutres qui barricadaient la porte.

Saisie d'épouvante devant cette eau monstrueuse montant vers elle, Aziza ne réalisa pas tout de suite qu'elle était libre. Sur les flots déchainés qui emplissaient les gorges d'un grondement couvrant presque le fracas du tonnerre, elle vit arriver un âne, le ventre et les jambes en l'air. Alors, pour fuir l'eau qui montait rapidement dans la caverne, elle n'hésita plus. Saisissant la queue de l'animal qui passait tout près,

elle invoqua le secours d'Allah et se laissa entraîner. De temps en temps elle plongeait dans l'un de ces grands trous qu'on appelle « marmite de géants » et se sentait projetée de nouveau en avant avec une force prodigieuse. Au centre des gorges, un peu en amont des bains de Salah Bey où le torrent s'engouffrait avec un mugissement assourdissant, un gros figuier tendait ses branches. Azziza s'y agrippa et, lâchant la queue de l'âne, se hissa sur une roche en palier. Elle était sauvée.

Rentrée dans la maison de son père où on l'avait cru morte depuis longtemps, elle conta son étrange aventure. La police beylicale fut avertie et, à la décrue des eaux, une troupe de janissaires alla cerner le repaire d'Ali. Lorsqu'il s'y aventura pour voir ce qu'était devenue sa petite épouse, il fut appréhendé sans difficulté. La justice du bey fut prompte et expéditive : le soir du même jour, Ali fut conduit au sommet du Kef Chekora d'où, en implorant dans un grand cri la miséricorde d'Allah, il se précipita lui-même dans l'abîme



— Idylle dans les Gorges —

— I —

Si des effluves manifestement maléfiques émanent de l'abîme du Rhumel, l'objectivité qui est la loi de tout historien consciencieux nous impose de constater que, pour certains privilégiés du destin, assez rares malheureusement, il peut aussi se dégager des gorges un fluide émotionnel bénéfique, ainsi que le prouve le récit contemporain et véridique qui suit :

Il y a quelques années — la discrétion oblige de ne pas préciser l'époque et d'affubler les héros de l'aventure de noms fictifs — l'auteur de ces lignes eut comme collègue de lettres et ami un jeune métropolitain — appelons-le Armand — que sa nomination à Constantine avait quelque peu dépaycé. Armand (taille un peu au-dessous de la moyenne mais bien proportionnée, traits fins et avenants) était une nature charmante. Emotif, (peut-être un peu trop) plein d'enthousiasme, il était poète à ses heures. Il manquait par contre d'expérience dans le domaine sentimental, ce qui le prédisposait aux désillusions comme aussi aux grands chocs passionnels.

Ce qui devait arriver survint avec la soudaineté et la violence d'un cataclysme sismique : Un coup de foudre rendit ce brave Armand amoureux fou d'une collègue de mathématiques qui, un jour, s'installa en face de lui à une table de restaurant fréquentée par une joyeuse équipe de copains presque tous eux-aussi universitaires.

Adrienne — la cause inconsciente du cataclysme — était une jeune fille d'un physique fort avantageux et qui, à ses brillants succès aux examens, en ajoutait beaucoup d'autres dans le domaine sentimental. Mais, avec une fermeté désespérante, elle affectait de ne pas s'en rendre compte.

« Beauté frigide, mais quel beau brin de fille », disaient, avec de mélancoliques regrets, les uns ;

« Quel morceau de roi », jugeaient les gourmets. Et Adrienne se vit bientôt entourée d'un groupe compact d'admirateurs et soupirants. Quand elle était en retard, l'on discutait ferme des diverses méthodes de conquête les plus éprouvées. Richard — un grand costaud surnommé « Cœur de Lion » — très fier de ses épaules taillées en armoire à glace, le verbe abondant et truculent, voulut attaquer le premier. Il se disait partisan résolu de la méthode forte, c'est-à-dire de la surprise brusquée.

— Avec les femmes, c'est la seule méthode sûre, au moins neuf fois sur dix, affirmait-il. Mais il dut avouer qu'un soir, alors qu'il serrait la proie de près, celle-ci lui avait claqué sa porte au nez, et encore autre chose sur la joue, mais nous ne devons l'apprendre qu'un peu plus tard par une amie d'Adrienne sans doute un peu jalouse de voir les hommages masculins s'égarer toujours sur autrui.

Quant au pauvre Armand, il commença à donner des inquiétudes sérieuses : Il se montra de plus en plus taciturne, rêveur et distrait, ce qui lui valut quelques incidents dans son activité de professeur. Les jeunes, malgré toute la sympathie qu'ils méritent dans l'ensemble, sont, com-

me on sait, sans pitié pour les petites faiblesses humaines de leurs dompteurs, fussent-ils les plus appréciés des maîtres.

Un soir, à son tour, Armand m'avoua son insuccès total auprès d'Adrienne. Elle avait accueilli sa déclaration avec froideur en disant :

« Mais qu'avez-vous donc tous à me faire la cour ! On ne peut donc pas vivre en bons camarades ! ».

Est-ce à la suite de cette initiative malchanceuse de son vis-à-vis que la belle déserta notre table ? La consternation fut générale. Adrienne revint pourtant et chacun accepta avec résignation ce qui semblait une fatalité inéluctable : Adrienne était une frigide, un glaçon, un chardon dès que l'on ébauchait des attitudes dépassant la bonne camaraderie.

A cette fatalité, Armand seul ne voulut ou ne put se résigner. Il parlait peu, paraissait gauche et devant Adrienne, déplorablement dépourvu d'esprit. Il s'oublia même jusqu'à plagier les plus échevelés de ses auteurs romantiques, mais ne trouva pas le courage de mettre ses vers sous les yeux de l'adorée. Et cela valait sans doute mieux, car ils étaient truffés de points d'exclamation, d'« Ah » et d'« Oh » bien trop nombreux pour trouver un écho auprès d'une jeune fille contemporaine professant les sciences exactes et sans doute, comme toute la génération montante, plus férue de sports et d'action qu'accessible aux sentimentalités.

Armand cultiva donc en solitaire égotant sa passion comme une fleur rare et vénimeuse de forme étrange et au parfum enivrant. Au restaurant, il se bornait à admirer l'adorée, silencieux et rougissant quand elle lui demandait de passer le pain ou la moutarde. Pauvre Armand !

— II —

Un jour, quelqu'un proposa une promenade dans les gorges du Rhumel. Adrienne accepta avec empressement d'être de la partie, ce dont Armand se montra joyeux comme un collégien. Il n'avait pas tort, car, le hasard voulut que le dimanche après-midi prévu pour l'excursion, il devait y avoir un match de football qui promettait d'être sensationnel, si bien que mon jeune ami et Adrienne se trouvèrent seuls au rendez-vous fixé à l'entrée des gorges.

Armand tremblait de voir arriver encore l'un ou l'autre des participants prévus. Il n'en vint aucun. Adrienne semblait nerveuse et indécise. Allait-elle renoncer à la promenade pour ne pas être seule avec Armand ? Redoutait-elle, ou bien, dans le tréfonds obscur de sa subconscience, souhaitait-elle aussi ce tête-à-tête ? Qui peut se flatter d'être initié à tous les mystères de l'éternel, subtil et illogique féminin ?

Ce qui déclencha la décision d'Adrienne, ce fut, apparemment, l'attrait des gorges dont Armand lui vantait les merveilles avec un lyrisme contagieux.

A pas lents, le couple s'engagea donc enfin dans l'escalier de descente au-dessous du Pont de Sidi Rached. Armand tremblait de joie. Adrienne, non sans un dernier regard en arrière pour voir si quelque compagnon supplémentaire ne survenait pas in extremis, le suivit d'un pas hésitant mais acceptant déjà obscurément la fatalité qui décidait pour elle.

Même pour des fins sentimentales, c'est, dans certains cas, un sérieux avantage de connaître l'histoire locale, à condition, bien entendu, de savoir la conter agréablement.



L'entrée des gorges avec la mosquée et le pont de Sidi-Rached, le pont du Diable.

Heureusement pour lui, mon brave Armand était descendu avec moi dans les gorges à plusieurs reprises. Il connaissait donc toute leur histoire et toutes les légendes, y compris celles qui font courrir des frissons sur l'échine des visiteurs et surtout des visiteuse novices.

Ce dimanche-là, le printemps bourgeonnait sur tous les arbustes tapisant les paliers et même les crevasses des parois de l'abîme. Il faisait un peu lourd et il y avait dans l'air je ne sais quoi d'émollient et de subtilement voluptueux. Les fleurs déjà écloses répandaient généreusement leurs parfums les plus capiteux. Des oiseaux chantaient dans les recoins des rochers qu'un soleil éclatant paraît de sourires accueillants et complices. L'ambiance, en un mot, était idéale.

En progressant à pas lents sur le Chemin des Touristes, Adrienne devenait rêveuse. La sauvagerie pittoresque du site la surprenait et la ravissait. Armand parlait d'abondance, expliquait tout en connaisseur averti des moindres détails et se trouvait une verve poétique qui devait, pensait-il, produire ses effets. Adrienne ne disait presque rien, mais lorsque son compagnon, d'habitude peu casse-cou, risqua de se rompre les os pour aller lui cueillir des fleurs au bord de l'abîme, elle le remercia avec un sourire délicieusement spontané, pour, hélas, retrouver sa froideur réservée et distante qui lui était habituelle.

Le couple descendit aux Bains de César où l'on admira longuement le jeu des cascades et la hauteur vertigineuse des falaises, pendant qu'Armand — en historien averti — parlait de Salah Bey et de sa favorite chrétienne dont il décrivait les charmes (que personne d'autre que le seigneur et maître n'avait pourtant pu connaître) avec une imagination de connaisseur documenté, il est vrai, par les « Fleurs du mal » de Baudelaire dont il ne manqua pas de citer fort à propos quelques vers.

Mais Adrienne restait désespérément muette. A quoi pensait-elle ? Appréciait-elle ou désapprouvait-elle la verve et les empressements de son compagnon ? Dans une inquiétude naissante, Armand se demanda s'il ne serait pas préférable de se taire, ou encore d'essayer franchement l'effet de quelque bonne histoire plus ou moins gauloise afin de sortir Adrienne de sa rêverie dont il cherchait vainement à percer le mystère.

En remontant des Bains de César, après avoir daigné accepter la main secourable de son compagnon pour regagner le chemin des touristes, elle prit même délibérément les devants, ce qui permit du moins à Armand d'admirer à loisir la finesse des chevilles de la belle et de détailler aussi la sveltesse racée de la ligne, avantages qui, depuis des mois, meublaient ses rêves d'amoureux, hélas, totalement dépourvus d'espoirs plus concrets.

L'on arriva ainsi aux grandes voûtes, Adrienne toujours aussi distante, Armand de plus en plus inquiet de voir déjà la moitié du chemin parcouru sans avoir atteint le moindre résultat. Déjà il se demandait — le malheureux ! — s'il ne devait pas profiter de ces minutes si précieuses qui lui semblaient avoir une valeur d'éternité, pour tenter une démarche désespérée, dire son désarroi, sa souffrance, plaider la compassion et la pitié, ou risquer même, de but en blanc, la demande en mariage.

Il fallait pourtant qu'il se passe quelque chose ! Il fallait oser, agir, essayer même, en désespoir de cause, la méthode forte préconisée par « Cœur de Lion ».

Mais rien de tout cela ne pouvait être tenté pour le moment car l'on était arrivé devant la logette du gardien qui délivrait les tickets de visite et vendait des cartes postales ainsi que divers souvenirs. Armand jugea indispensable d'offrir à sa compagne une petite monnaie romaine et un

joli fragment de stalactite. Elle remercia gentiment, mais lorsqu'il eut enfin touché ce qu'il lui revenait du gros billet donné en paiement, Adrienne s'apprêtait déjà à franchir l'abîme sur la passerelle suspendue dont l'étroitesse s'opposait encore à toute entreprise.

— Quelle merveille ! s'exclama la jeune fille, et quelle sauvagerie ! C'est absolument fantastique et si insoupçonné d'en haut. Je suis ravie, ravie !

Armand, lui, était désespéré. Ses lèvres tremblaient, mais restaient closes. Pourquoi n'avoir pas pris sa décision quelques instants plus tôt ! Adrienne ne semblait même plus s'apercevoir de sa présence. Il maudissait toute cette grandiose sauvagerie qui semblait accaparer Adrienne si totalement que toute déclaration de sa part à lui, et plus encore tout geste osé, ne pouvait que provoquer une catastrophe peut-être même sous la forme d'une gifle comme celle encaissée par « Cœur de Lion » lors de sa tentative brusquée.

Déjà Armand se demandait s'il ne devait pas, là, sous les yeux de la belle, se jeter dans le vide. Devant son corps brisé et sanglant, Adrienne serait bien obligée de sortir de sa réserve. Elle ne pourrait décemment se refuser à verser quelques larmes, et, qui sait ? si par hasard il survivait, ne compatirait-elle pas spontanément à sa passion si grande, si noble, si absolue, si irrésistible et plus forte que la mort !

Adrienne, se doutait-elle tout de même un peu de l'ouragan passionnel qui ravageait l'âme de son compagnon ? Il ne semblait pas, car déjà elle s'engageait dans l'escalier de descente creusé dans la roche de la rive droite — Armand se résigna à la suivre.

C'est encore raté — se dit-il, le cœur débordant du plus noir découragement. Avec un regard nostalgique dans le fond de cet abîme dantesque qui l'eut délivré de ses tourments, il s'engagea lui aussi dans l'escalier au-dessus duquel il lui semblait lire en lettres flamboyantes la fameuse devise de l'« Enfer » de Dante : Vous qui entrez ici, laissez toute espérance !

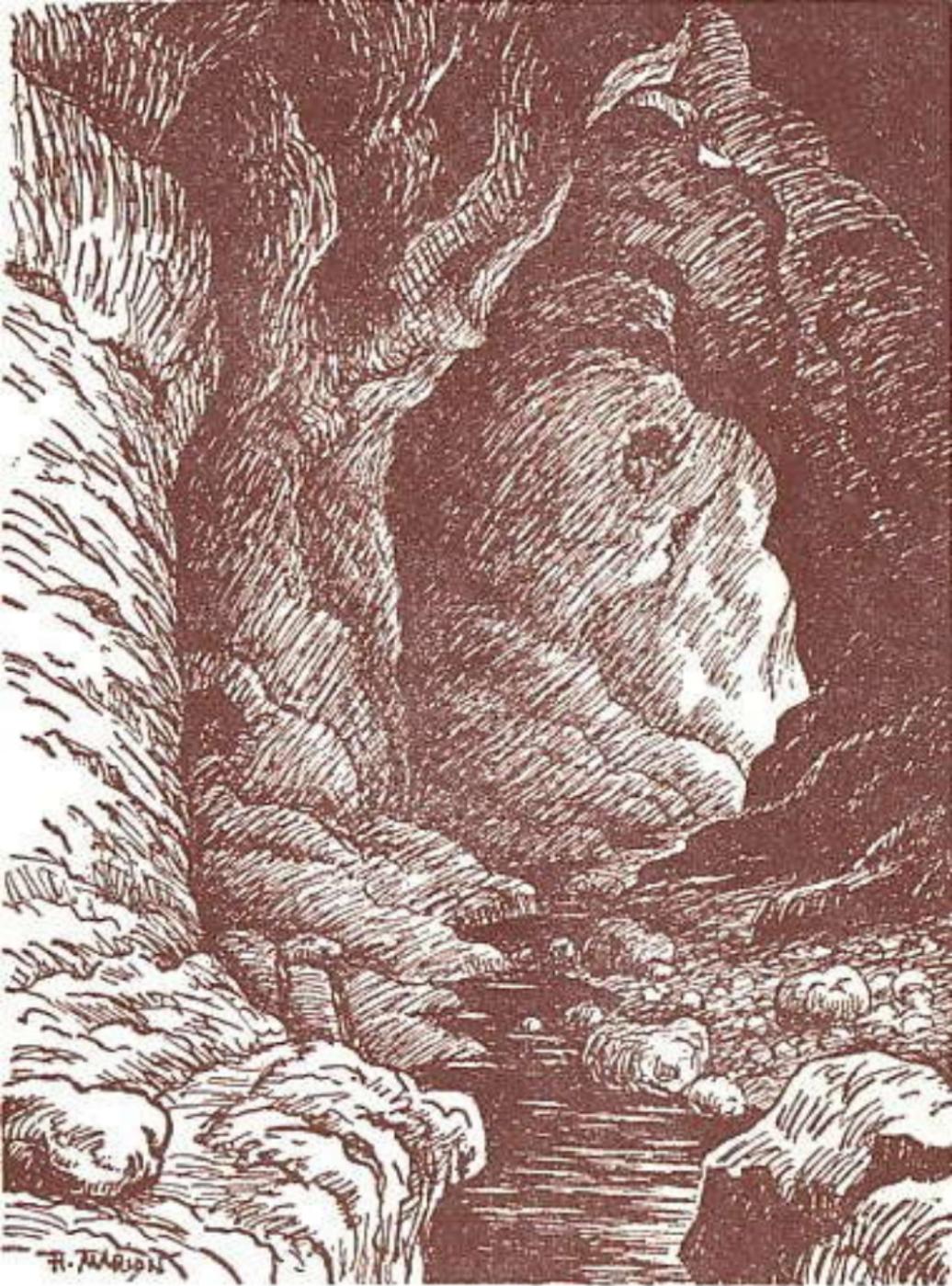
Pourtant, dans l'escalier tournant, Adrienne l'attendait. Après la montée, et surtout les émotions sur la passerelle, le jeune homme éprouvait dans ces ténèbres au sein de la roche une désagréable impression de fraîcheur glaciale.

Machinalement il s'épongea le front baigné de sueur, lorsqu'il se sentit soudain agrippé par deux mains fiévreuses semblant fouiller l'obscurité et, sur sa bouche, des lèvres ardentes qui ne se détachèrent des siennes qu'au moment où la lumière du jour monta du seuil inférieur de l'escalier.

Malgré sa surprise et sa joie délirante, Armand eut la présence d'esprit de reprendre un air détaché et naturel. Ses yeux seuls trahissaient son émotion intense.

— Je ne sais pas ce qu'il m'a pris — dit Adrienne avec un sourire à la fois candide et tendre — dans cet escalier en colimaçon, j'ai senti la tête me tourner et j'ai eu peur tout à coup, comme ça, sans savoir pourquoi. C'est bête, n'est-ce pas !

Mais le sourire qui accompagnait ces mots, Armand le trouva si différent de tous ceux dont on l'avait — avec une si sage parcimonie — gratifié jusqu'alors, qu'il comprit qu'il venait de se passer en elle quelque chose de grave. Adrienne avait reçu un choc, le fameux choc dont il avait, au hasard de la lecture d'un traité de psychanalyse freudienne, trouvé la description scientifique. Cela existait donc et il jugea que c'était



Au-dessous de la grande voûte, côté amont.

une invention prodigieuse. Mais ce choc, par quoi avait-il bien pu être déclenché chez Adrienne ?

Celle-ci lui suggéra elle-même la réponse.

— Que c'est beau ! Dit-elle dans un recueillement ravi, le regard perdu dans l'ombre mystérieuse des immenses voûtes, je me sens, comme on dit, « tout chose ! »

A pas lents et hésitants, comme en un rêve qui semblait trop beau à Armand pour durer, ils avancèrent tous deux le long de la paroi. De la main d'Adrienne délicieusement consentante passait une douce chaleur dans celle de son compagnon. La joie d'Armand fut si intense qu'elle fusa en un cri longuement répercuté par les voûtes et auquel se mêla aussitôt la voix cristalline d'Adrienne. Ce concours joyeux de cris et de rires chassa de leurs nids des nuées de pigeons sauvages et de carnassiers. Il ne prit fin que sur un banc près de la fontaine pétrifiante où l'on s'arrêta pour admirer, tout en se tenant les mains, le jeu de la cascade tombant de la voûte en éparpillant une poussière de diamants sur les blocs de rocher éboulés dans le torrent.

— C'est un grand jour, dit Armand, les djennoun de l'abîme nous veulent du bien, ils ont déclenché, pour nous tout seuls, les grandes eaux de leur palais souterrain.

Puis, avec une volubilité fiévreuse, le jeune homme se mit à conter la légende de Sidi Mohammed Ben Maklouf, l'ermite des gorges, et de son serpent ravitailleur dont on voyait la caverne juste en face sous la voûte. Il parla de mystérieux souterrains creusés dans la paroi abrupte et bouchés de murs déjà anciens.

Il conta longuement, en ajoutant force détails puisés dans sa seule imagination, la tragédie de la reine Sophonisbe inhumée peut-être là, quelque part dans un caveau secret et recelant de fabuleux trésors. Il s'apitoya sur le sort de l'infortunée fille d'Asdrubal, la plaignant d'avoir été livrée si jeune à un époux si vieux et d'avoir été frustrée des joies de l'amour par un deuxième mari moins vieux, mais déplorablement dépourvu de sensibilité et de tendresse puisqu'il l'obligea à vider une coupe de poison pour ne pas devoir la livrer aux Romains.

Adrienne écoutait en silence cet interminable récit. Lorsque, d'un geste hésitant, Armand allait lui prendre la main, il lui semblait que sa collègue était redevenue plus distante et qu'une réticence fâcheuse neutralisait ses réactions tout à l'heure si spontanées.

Que se passait-il derrière la noble courbe de ce front d'intellectuelle et par surcroît de mathématicienne ?

A l'occasion d'autres contacts féminins moins poussés, mais suffisamment révélateurs, Armand avait bien constaté que le problème amoureux comportait certaines inconnues avec ces « femmes savantes » fières de l'égalité conquise sur les plans social et intellectuel en face de représentants de l'autre sexe trop enclins à croire à la persistance de privilèges ataviques et usurpés ainsi que s'applique à le démontrer la philosophe et romancière Simone de Beauvoir dans un traité en deux gros volumes sur le « Deuxième Sexe ».

Si le jeune soupirant un peu inquiet avait pu lire dans la pensée d'Adrienne, il aurait été plutôt rassuré en y trouvant ceci :

Il est charmant, certes, le jeune collègue de lettres, charmant et si naïf que c'est peut-être cette délicieuse candeur d'enfant si éloignée de la grossièreté balourde de « Cœur de Lion » qui me plaît le plus en lui. Ce



Au-dessous de l'arc naturel — Au fond, le Pont des Chutes

doit être facile de faire de lui ce que je voudrais exactement, car, ce qu'il me faut, à moi, ce n'est pas un maître. Armand, est-il le grand amour qui m'est destiné, l'âme-sœur, l'unique, la vraie ?.. Peut-être !.. Je sens même que c'est plutôt oui que non !.. Mais pourquoi, après ce que j'ai osé tout à l'heure, Armand s'obstine-t-il à me parler de vieilles pierres, de vieillards ermites, de serpents ravitailleurs et de belles jeunes reines mortes, alors que je suis là, à sa portée, bien vivante et bien décidée à ne pas me priver de ce dont fut frustrée cette Sophonisbe... Le moment présent que nous vivons nous-mêmes, n'est-il pas assez riche avec ce qu'il vient de nous arriver de merveilleux pour qu'Armand oublie le passé et tout le reste pour me faire un peu oublier à moi mes mathématiques en me serrant bien fort dans ses bras et en m'embrassant alors que j'en ai tant envie !..

Absorbés l'un et l'autre par leurs méditations profondes, ni Armand ni Adrienne ne s'étaient aperçus que les ombres fraîches du soir s'épaississaient au fond des gorges. Déjà du haut des voûtes, de grosses chauves-souris s'élançaient dans le vide, brassant l'air de leurs ailes noires et silencieuses.

— Mon Dieu, voilà la nuit ! s'écria Adrienne en se levant brusquement. Venez, il est grand temps de rentrer !

Et tout en poursuivant leurs pensées, les deux amoureux, d'un pas accéléré, s'orientèrent vers la sortie de l'abîme. Ils ne se doutaient pas, ni l'un ni l'autre, que cette mémorable journée, malgré la nuit tombante, leur réservait encore d'autres péripéties où Adrienne à son tour devait voir ses intimes désirs miraculeusement réalisés.

Ce n'est pas que dans les contes de fées ou des Mille et une Nuits que le merveilleux joue un rôle de premier plan. La vie quotidienne d'aujourd'hui, si l'on se donne la peine de l'observer d'un peu plus près, n'en est pas dépourvue. Il ne s'agit pas des créations prodigieuses de la technique moderne, mais de ce que nous appelons les hasards intervenant dans notre vie d'une façon parfois si étrange que l'on croirait volontiers que la comédie humaine se joue dans un immense Théâtre de poupées articulées où six bonnes fées bienveillantes — contre une seule méchante Carabosse — manœuvrent les fils.

Déterminé par un hasard apparemment bien banal, voici donc ce qu'il advint encore à nos deux amoureux :

Lorsque l'excursion dans les gorges avait été décidée, l'on avait bien recommandé de choisir des chaussures de fatigue, certains secteurs du chemin comportant des difficultés. Adrienne, par coquetterie ou par simple oubli, ne s'était pas conformée à ces instructions et portait sa chaussure de dimanche à hauts talons Louis XV, de sorte que, lorsqu'il s'agit de descendre vers le Pont des Chutes sur un sentier malaisé, tortueux et hérissé de pierraille, elle se mit à glisser et, si Armand prompt comme l'éclair ne l'avait pas retenue d'une poigne de fer à moins d'un mètre de l'abîme, la chute mortelle était inévitable.

Un long moment, Adrienne serra son visage livide et ruisselant de larmes sur la poitrine d'Armand qui, bien que tremblant encore lui-même de frayeur, faisait de son mieux pour la calmer avec les paroles et les gestes les plus tendres.

Heureusement il y avait eu plus d'émotion que de dégâts. Ceux-ci se bornaient à quelques éraflures superficielles des chevilles et une déchirure dans le bas de la jupe. Par contre l'un des talons de la chaussure — cause première de la glissade fatale — avait été complètement arra-

CLAIR DE LUNE AU FOND DES GORGES

Rares sont les privilégiés qui ont eu l'occasion — et le courage — de s'aventurer dans l'étrange monde souterrain des gorges la nuit par un beau clair de lune.

Ceux qui veulent tenter cet exploit doivent ne pas redouter les fantômes, se munir de bonnes lampes électriques et, s'ils ne sont pas des habitués très familiers des lieux, se procurer un bon guide.

Mais quelles sensations inoubliables ménage la descente dans cet univers dantesque que l'on aborde presque comme une autre planète perdue dans l'espace bien loin de la grande cité de 145.000 habitants qui, toutes rumeurs suspendues, dort paisiblement au-dessus de vous !

Nous descendons les gradins du Chemin des Touristes en face de la mosquée de Sidi Rached, joli bijou architectural serti de lune et dont le minaret se dresse comme un phare sur le promontoire du vieux Rocher.

Frissonnants d'attente comme devant l'initiation à quelque mystère orphique, nous voici engagés dans l'entrée des gorges que les pinceaux lumineux de nos lampes explorent.

Les profils des rochers, déjà fantastiques en plein jour, prennent des proportions démesurées, hallucinantes.

Dans le grand silence des choses l'on entend mystérieusement chuchoter les eaux du Rhumel qui, sous les rayons de la lune, scintillent, bien que boueuses, comme des coulées de vif argent.

La moindre petite pierre, même les gouttes qui tombent d'en haut, éveillent des échos longuement répercutés.

L'ombre semble s'animer : Des ailes noires et silencieuses brassent la nuit où les rapaces foncez sur des proies qui agonisent avec des cris perçants.

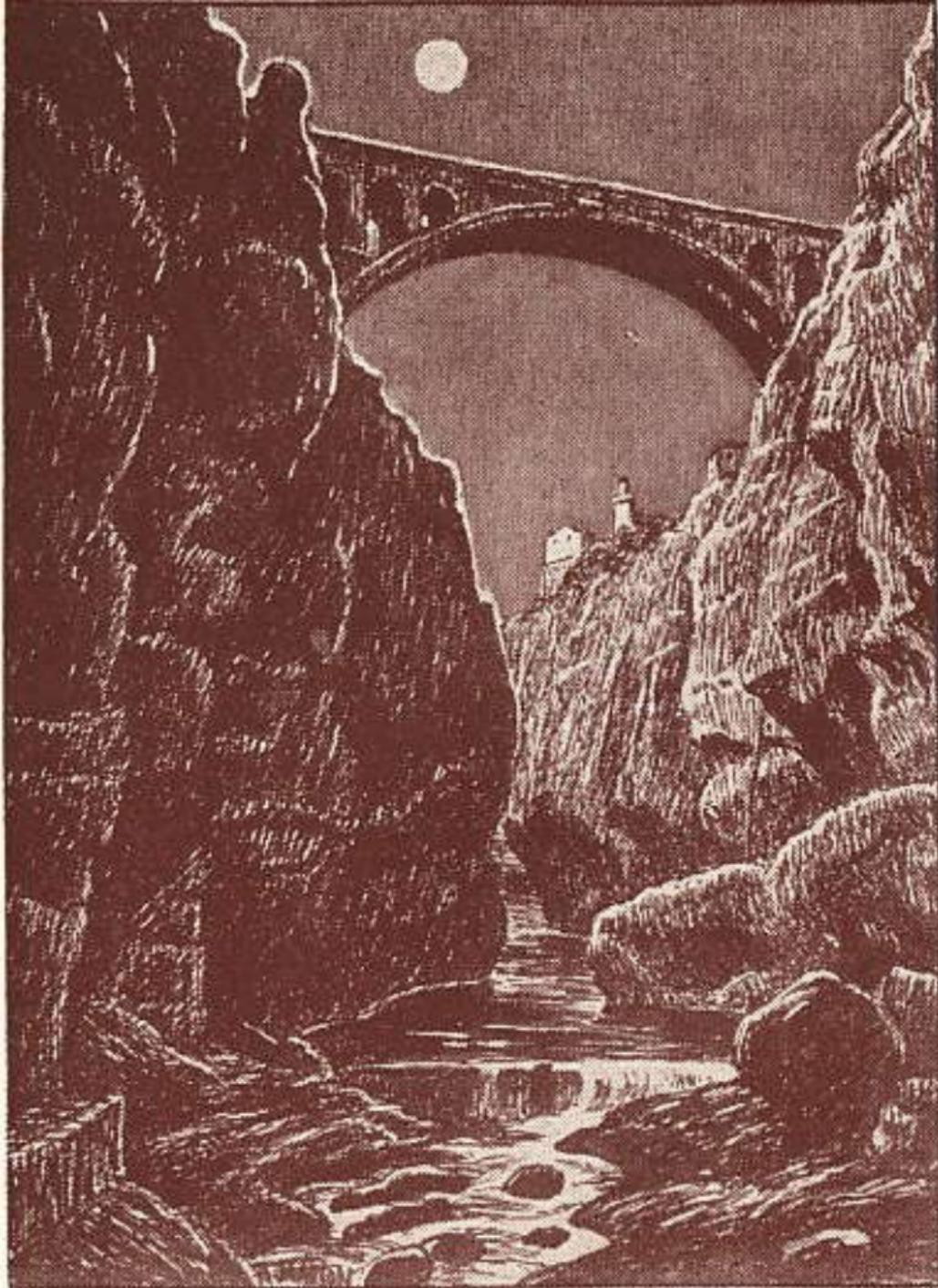
Les piles des ponts romains, massives comme le roc, semblent posées là pour l'éternité... Où sont les foules joyeuses qu'elles entendirent passer jadis dans des rumeurs de fête et de spectacle !

VOICI les Bains de César. Le clair de lune joue dans les vapeurs irisées des cascades qui harmonisent le silence de leur voix argentée.

Celle-ci semble raconter les heures d'heureuse détente que vint savourer ici Salah Bey avec sa belle favorite chrétienne qu'un jour il poignarda par amour afin de lier à jamais son destin au sien.

Ce souffle qui passe dans le feuillage des figuiers et des sureaux en fleurs, est-il chargé des soupirs que viennent exhiler ici — quand le monde des vivants s'est assoupi — les âmes nostalgiques des deux amoureux tragiques ?

L'entrée de la grande voûte paraît terrifiante au-dessus du gouffre plein d'ombre. Chaque pas, chaque mot éveille l'écho des profondeurs sonores de la gigantesque cathédrale souterraine où, comme dans un sanctuaire, instinctivement nos voix humaines s'éteignent.



Clair de lune dans les gorges au-dessous du pont de Sidi-Rached.

Alors, dans le silence qui retombe lourdement, l'on croit percevoir un murmure confus, comme les plaintes d'une multitude d'âmes errantes et lointaines. Est-ce la légion pitoyable des suicidés, des victimes assassinées, des guerriers morts au combat ? Leurs spectres semblent flotter au ras de l'eau, les mains agrippées aux rocs noirs comme pour échapper au néant.

Soudain, de ces murmures plaintifs, une voix se dégage. Est-ce l'un de nous qui pense tout haut ? Elle semble pourtant descendre de la voûte où bée la caverne de Sidi Ali Ben Makhlof, le saint ermite des gorges.

— Que les hommes se rappellent qu'ils sont tous frères ! Alors le sang des guerriers cessera d'arbréuer la terre fertile. Les sources de la misère et des larmes se tariront quand tous les hommes se sentiront frères !

Et l'écho répercute longuement — les hommes frères - frères - frères !.

Spontanément, dans cette ambiance dantesque, surgissent les ombres d'autres personnages de l'histoire constantinoise dont l'un ou l'autre dort peut-être avec ses trésors dans quelque souterrain s'ouvrant là dans la paroi.

AU-dessous des orifices béants dans la grande voûte, c'est la vision fantastique de la trame vacillante et translucide d'une cascade qui, tombant toute droite dans le clair de lune, prend l'aspect d'une draperie de diamants parant quelque palais des « Mil-le et une Nuits ».

En aval de l'arc naturel dont le massif cintre aérien prend sous la lune des proportions gigantesques, des blocs informes parsè-

ment le lit du fleuve au pied du Kef Chekora de sinistre mémoire. Ne seraient-ils pas des sacs noirs qu'agitent les derniers soubresauts de pauvres corps brisés ?

Le disque de la lune s'arrondit enfin dans l'immensité du ciel fourmillant d'étoiles qui nous regardent du fond incommensurable des âges et de l'espace cosmiques.

Vertigineuses comme les murs d'une forteresse de titans, les falaises du Rocher profilent l'ombre de leurs crêtes déchiquetées au-dessus du scintillement argenté de la grande cascade.

Après la double nuit et le silence sépulcral des gorges, voici enfin un bruit vivant, un bavardage familier auquel nous n'hésitons plus à mêler de vive voix les impressions de notre descente dans le royaume des ombres.

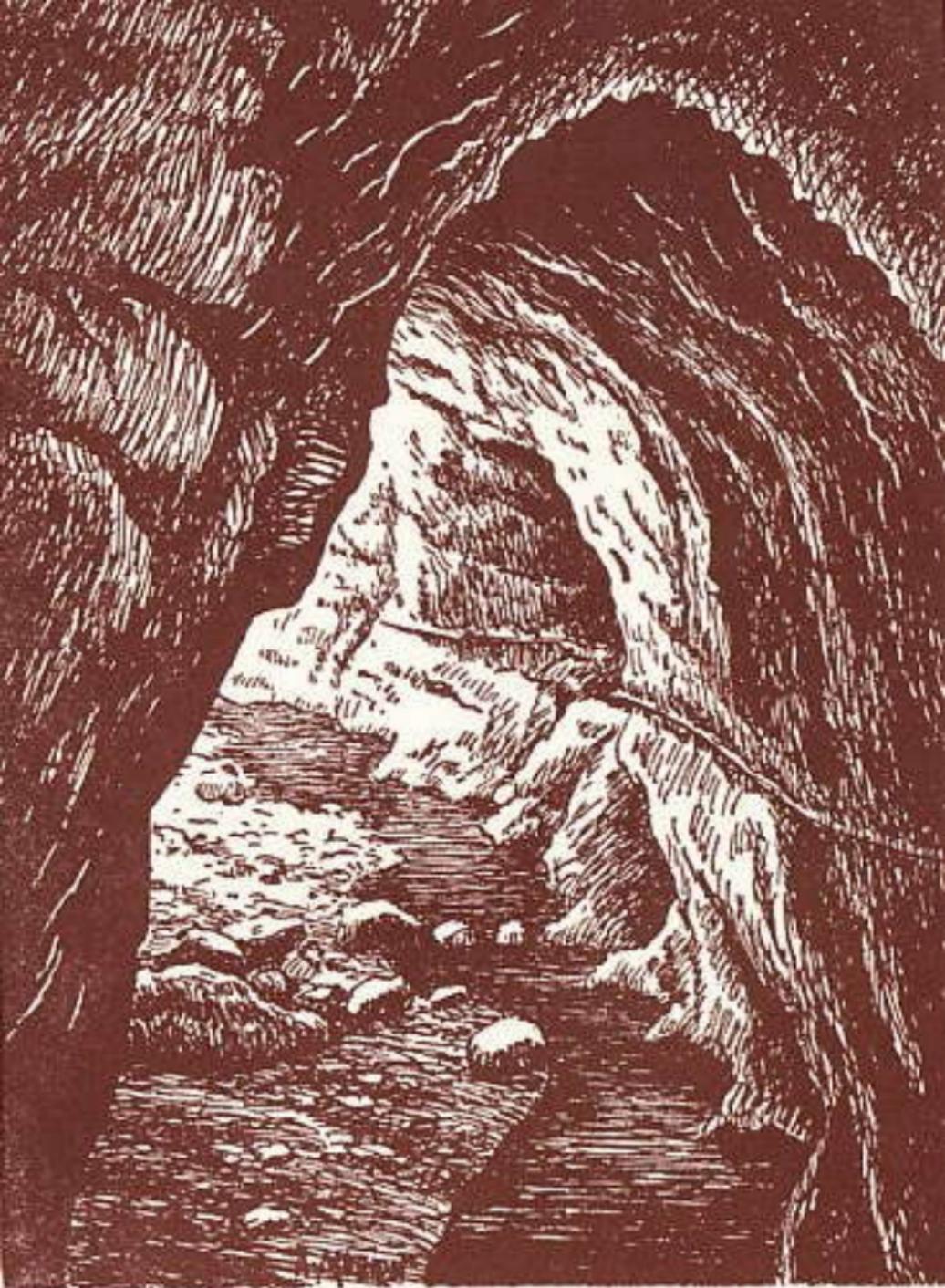
Tout là-haut, le clignotement amical des lumières de la cité du Rocher nous accueille.

Nous retrouvons la lumière, même si ce n'est pas encore celle du jour, et les hommes vivants, même s'ils dorment encore !

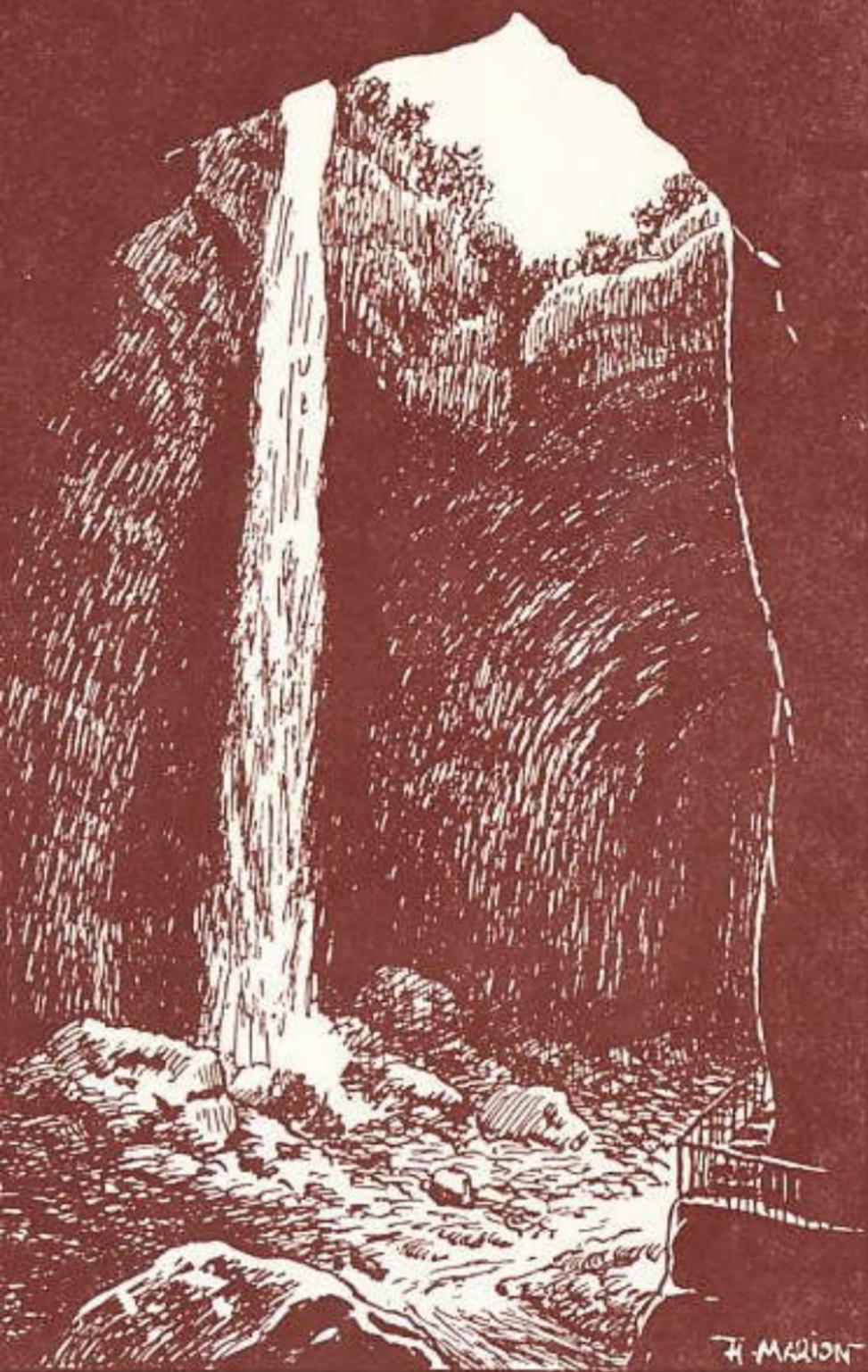
D'un coup de baguette magique, le monde des réalités vivantes nous délivre de celui des fantômes d'où nous remontons.

CET univers sombré dans l'abîme des millénaires passés, nous avons essayé dans cette longue épopée des gorges du Rhumel, de le faire revivre depuis les temps géologiques jusqu'à nos jours.

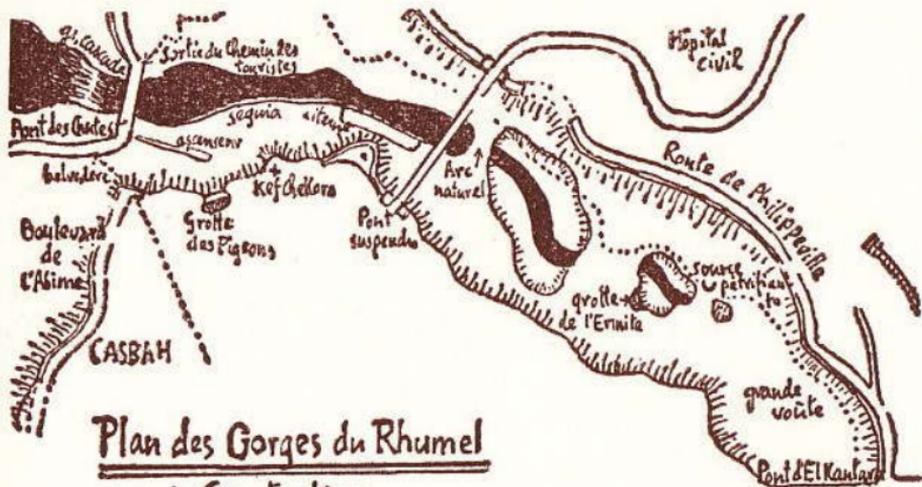
Que les illustres ombres évoquées pardonnent à ma muse d'avoir troublé leur sommeil. Elles pardonneront sans doute d'autant plus volontiers que le but poursuivi était élevé et utile : animer la joie de vivre et consolider la confiance des Constantinois d'aujourd'hui dans leurs destinées futures.



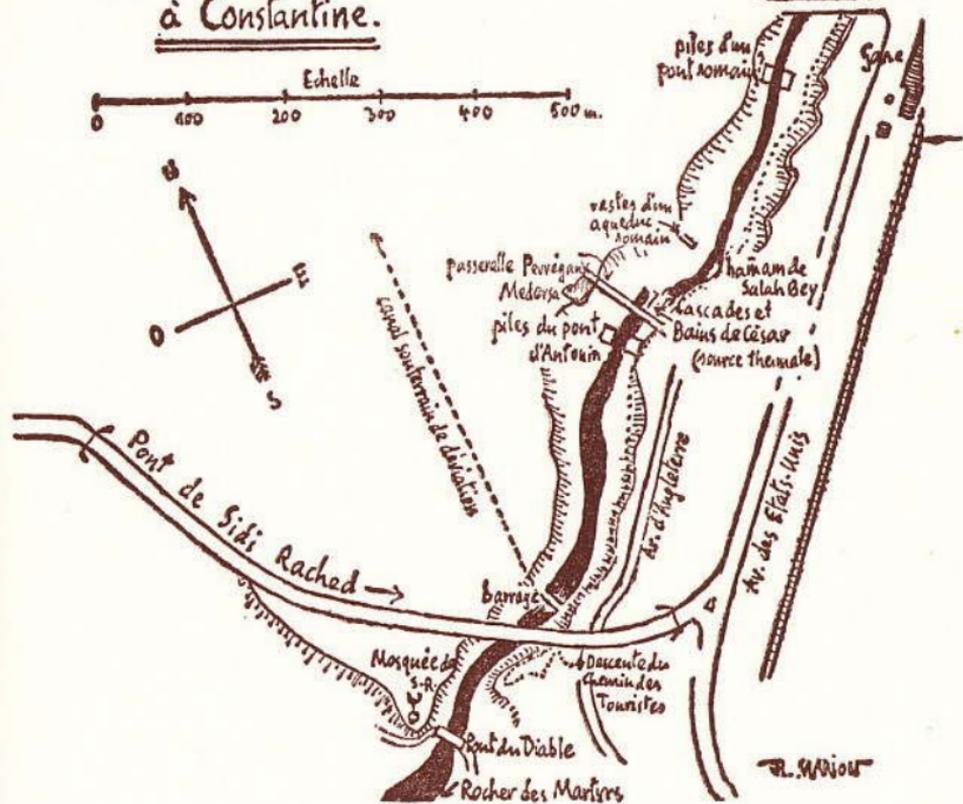
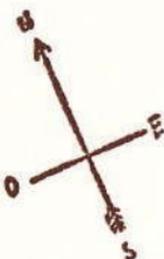
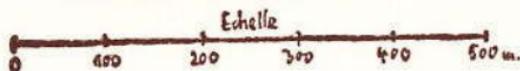
Au-dessous de la grande voûte, côté aval.



La cascade sous la grande voûte pendant la saison pluvieuse



Plan des Gorges du Rhumel à Constantine.



R. SARDOU